



442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 156

442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**
(LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the
Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP
4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split
EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of
the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first
five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at
Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16
titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols
- RUE 027 = **PERCHÉ** : Pourquoi ? (CD 12 titres)
Electro-punk

442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

EI FOURBOS 65

PIERRE "PERCHÉ"

ZERIC (Trauma Social)

Fred JOLY

Philippe TERRAL

Johan ASHERTON

RIP :

DAD

Francis COTTING

Francis CARRÉ

Robert DUVALL

John HAMMOND

Mike VERNON

Phil CAMPBELL

Chip TAYLOR

ROSS THE BOSS

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

Lundi 27 avril 2026 ; 15:51:38

Honey time

The BASEMENTS : Feelings (CDS, Rogue Records)**The MAHARAJAS : Just drink wine (CDS, Rogue Records)**

Comment ne pas s'enticher du son d'une guitare fuzz abrasive et revêche ? Les Basements, originaires de Thessalonique, en Grèce, n'ont d'ailleurs pas résisté longtemps et n'ont pas grand-chose à voir avec le sirtaki, même si les sixties restent leur décennie de référence, mais tendance garage-punk. "Feelings", la face A de leur 45t, s'ouvre sur quelques mesures de fuzz, il n'y a pas tromperie sur la marchandise. Après une bonne quinzaine d'années d'existence, ce groupe invincible est définitivement ancré dans la scène garage internationale avec trois albums à son actif. Paradoxalement, les Basements n'ont sorti que peu de formats courts, celui-ci étant leur premier 45t après un EP et un split partagé avec leurs compatriotes the Sound Explosion. Mélodies enlevées, rythmiques virevoltantes, orgue psyché-punk, il y a un petit quelque chose des Seeds chez ces Hellènes qui ne peut que nous agréer. Changement de climat avec les Maharajas qui, malgré leur nom, n'ont rien de tropical puisqu'ils nous viennent de Stockholm. Ça fait déjà trente ans qu'ils distillent un garage-beat fichtrement énergique, assaisonné d'un rock'n'roll explosif et dynamique. En témoigne la face A de leur single, "Just drink wine", et ses chœurs pleins de "woo hoo" allègres. La face B, "Broken teller", n'est pas en reste, traitée façon inédit des Flamin' Groovies. Avec leur longévité, on ne s'étonnera pas d'apprendre que leur discographie est plutôt conséquente, une petite dizaine d'albums et une bonne douzaine de singles et de EP (certains partagés avec les Nomads et les Flaming Sideburns, ça se pose un peu là). Et quand on sait que Jens Lindberg, le guitariste et clavier des Maharajas joue aussi, ou a joué, dans des gangs tels que les Crimson Shadows ou les Stomach Mouths, on aura une bonne idée des contrées explorées depuis trente ans par un groupe qui n'a jamais déçu nos attentes.

The WYLDE TRYFLES : Something weird (CDS, Rogue Records)**CHILD OF PANOPTES : New romance (CDS, Rogue Records)**

Seconde fournée de singles Rogue pour ce numéro avec deux groupes français, deux groupes du sud de la Loire pour être précis. De l'influence du soleil sur les fragrances garage sixties ? Allez savoir. Les Wylde Tryfles sont bordelais et, depuis dix ans, ont déjà quatre albums à leur actif. Autant dire que le sommet de l'Olympe fuzz, ils l'ont déjà largement atteint. Les Wylde Tryfles, avec ce nouveau single, ne s'embarrassent pas de fioritures ni de fanfreluches d'un modernisme trop encombrant, ils affichent même la simplicité efficace d'une belle meute de prédateurs, une chanteuse-organiste, un guitariste qui maîtrise sa pédale fuzz comme Max Verstappen celles de sa voiturette sous EPO, un bassiste et un batteur, il n'en faut pas plus pour nous gratifier d'une sauvagerie à la délicatesse digne d'une tigresse jouant avec ses rejetons. Les Wylde Tryfles, si l'on veut, seraient un croisement entre les Sonics bruts de décoffrage et les Kinks punky des débuts. Pour les Child Of Panoptes, c'est un peu plus open-bar. Il faut dire que la formation fluctuante du groupe est pour beaucoup dans la diversité de ses influences. Les Child Of Panoptes regroupant tout ce qu'on peut trouver de plus garagiste entre Perpignan et Nice, ça brasse forcément plus large, entre garage sixties, freakbeat et revival psyché-pop eighties, on a le choix dans les parfums, mieux qu'au stand de glaces l'été ou dans les packs de yaourts au supermarché. Ce serait bien le diable que vous ne trouviez pas votre douceur préférée dans ces deux titres mélodiques en diable et acidulés à la perfection.

SICK SAD WORLD : Deuil(s) (CD, Atypeek Music)

Cinq titres seulement pour un album, vous aurez vite compris que Sick Sad World ne sont pas franchement adeptes des standards pop, ni dans la longueur des morceaux, ni dans le style musical. Et vous aurez raison. Avec des chansons durant entre six et dix minutes, il y en avait un peu plus, Sick Sad World nous l'a mis quand même, ce dont on ne se plaindra certes pas, ça permettra de contenter tonton Marcel quand il demandera du rab son assiette à peine finie. Une fois évacué l'aspect culinaire de la chose, de quoi est-ce qu'il retourne donc ? C'est ma foi assez simple, Sick Sad World peut aisément être classé post-metal avec ce tourbillon de guitares digne du plus impitoyable des cyclones sur fond de rythmique aussi implacable qu'un tsunami monomaniaque. Une fois que vous avez appuyé sur la touche "play" de votre lecteur, inutile d'essayer d'arrêter le bousin, la fonction "stop" se trouve désactivée d'office. Ne me demandez pas comment ils font, même un hacker russe en resterait comme deux ronds de rouble, ce qui ne vaudrait pas grand-chose mais c'est une autre "istoriya". Après presque vingt ans d'existence, "Deuil(s)" est le troisième album du quintet nantais, un disque sans concession qui se veut plus ou moins conceptuel, autour du chagrin, de l'abattement, de l'affliction, ce que le titre générique du disque nous fait largement comprendre. Il en va de même pour les intitulés de chaque

chanson, déroulant une sorte de voyage en cinq étapes, "Denial" (dénégation), "Bargaining" (négociation), "Depression" (dépression), "Anger" (colère) et "Acceptance" (acceptation), un voyage introspectif, entre autohypnose et autosuggestion, avec toutes les nuances de cri primal, de destin fatal, de chape de plomb, de brutalité ou de défi qui peuvent nous accabler au fil d'un cheminement mental tortueux et douloureux, au point qu'on en vient souvent à se demander qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons. Éternel triptyque philosophique auquel bien peu d'entre nous peuvent répondre, sauf Pierre Dac, mais il ne vivait pas dans le même monde que Sick Sad World. Bref, cet album navigue dans un océan de réflexion et d'exploration psychologique, maniant avec audace et habileté la puissance du sludge et la menace du black-métal, la nébulosité du post-rock et la violence du post-hardcore, toutes musiques qu'on ne peut guère qualifier de futiles, insignifiantes ni franchement jubilatoires, à part peut-être Mathias Bones, le croque-mort dans Lucky Luke, bien que je ne sois pas bien certain qu'il se pose vraiment ce genre de questionnement artistique. "Deuil(s)" se veut aussi monolithique que les états d'âme d'un dépressif en phase bipolaire, car, malgré tout ce que j'ai pu écrire jusqu'ici, il y a parfois un peu de lumière, un peu d'espoir, un peu d'optimisme dans la musique de Sick Sad World. Je n'irai certes pas jusqu'à parler de légèreté, non, mais de respirations, de détente ponctuelle, d'accalmies passagères, qui ne durent jamais longtemps, c'est vrai, mais qui nous autorisent cependant à ne pas rester en apnée d'un bout à l'autre de l'album. Ce qui n'est déjà pas si mal au milieu de ce maelström sonore.

CRUENTA VENGANZA : Legend (CD, Bitume Prods)

Moins passe-partout que ce duo allemand, ça ne va pas être facile à trouver tant les lascars prennent un malin plaisir à ne rien faire, vraiment rien, comme tout le monde, vraiment tout le monde. Au point que je défie quiconque de leur reconnaître un équivalent quelconque dans le petit monde du death métal. Car oui, à la base, Cruenta Venganza, c'est du death métal, ça s'entend d'ailleurs dans la brutalité de leurs riffs, de leurs rythmes et de leurs rodomontades vocales. Cruenta Venganza ça joue vite, fort et violent. Mais un fois qu'on a dit ça, on n'a pas tout dit, loin de là. Du coup, une petite explication de texte et d'ariette s'impose. Cruenta Venganza sont donc Allemands, le groupe s'étant formé entre Berlin et Stralsund, un port oublié sur la côte de la mer Baltique. Jusque-là, ça va encore à peu près, tout le monde ne peut pas être né à Port Moresby ou à Vladivostok. Cruenta Venganza est un duo guitare-basse, d'où j'en déduis que la batterie doit avoir la forme et la taille d'une boîte à rythme, ce qui, honnêtement, ne s'entend guère. Au milieu du fatras sonore, on jurerait une vraie batterie. Surtout que, si le groupe a invité une demi-douzaine de potes à venir faire la chouille sur le disque, aucun n'est batteur. En revanche on a carrément cinq guitaristes - étonnez-vous que, en studio, ça tronçonne de la corde de ré comme ça bûcheronne du sapin en pleine Forêt Noire - et un chanteur additionnel. Cruenta Venganza voue une vénération sans borne au personnage de Machète, le héros ultra-violent (on ne se refait pas) mis en scène par Robert Rodriguez dans une paire de films au début des années 2010. Mieux même, Cruenta Venganza, dès 2013, date de leur premier album, a décidé de consacrer un triptyque discographique à ce personnage haut en couleur brillamment incarné par le buriné Danny Trejo, sociétaire à vie de la bande Tarantino-Rodriguez. "Legend" est le troisième et dernier volet de cette trilogie, un opus qui embarque carrément le tueur le plus jamesbondien à l'est du delta de la Red River et du Rio Grande dans l'espace, ce que Robert Rodriguez a de fait prévu pour son personnage dans un troisième film qui, pour l'heure, n'a pas encore été tourné, Cruenta Venganza prenant ainsi les devants. Donneront-ils des idées à Rodriguez pour le scénario de ce film hypothétique ? Allez savoir. En revanche, cette ambiance plus ou moins spatiale, au niveau de l'inspiration comme des textes, donne un petit côté Hawkwind à ce nouvel album de Cruenta Venganza, du moins est-ce ce qui m'est venu à l'esprit en écoutant l'album. Si Hawkwind décidait de faire du death metal, est-ce que ça ne ressemblerait pas à Cruenta Venganza ? On ne le saura jamais, évidemment, mais il me plaît de l'imaginer avec une émotion certaine. En attendant, si vous voulez vous nettoyer les oreilles sans risquer de les obturer avec un coton-tige peu fiable, je vous conseille Cruenta Venganza, même si le tympan risque de morfler en cas de surdosage, mais on ne fait pas un bon boulot de nettoyeur sans couper quelques membres, voire quelques têtes, alors une oreille ou deux... Certains vivent très bien sans, et puis, dans l'espace, si on n'est pas sensé vous entendre crier, on ne peut pas non plus entendre les conneries préférées ad nauseam par une bonne partie de l'humanité, si on peut encore l'appeler ainsi, le rêve non ?

NEWS

Le groupe surf suédois **Riptide Rats**, avec Jocke, le chanteur de **Chuck Norris Experiment**, à la basse, vient de faire paraître son premier album, "Waves of steel", couleur bleu océan pour la version vinyle, sur les labels espagnol **Ghost Highway Recordings** et grec **Surf Cookie Records**. L'été approche, en voici la bande son idéale : www.riptiderats.com @@@ Le duo **Red Money** (Laure, la guitariste, vit à Pau, Arnaud, le batteur, à Berlin, pratique pour répéter) vient de faire paraître son nouvel EP en autoproduction. "Days of tomorrow" propose la même recette garage-punk que depuis leurs débuts il y a douze ans : redmoneymusic.com @@@ Deuxième album pour le groupe hardcore-thrash rouennais **Hooks & Bones**, "One sunk into the cobra's nest", sur **Deviance** : www.deviancerecords.com @@@ Le label lyonnais **Dangerhouse Skylab** vient de sortir "2", le deuxième album, vous vous en seriez douté, format mini, du groupe tout aussi lyonnais **Videoflip**, du pub-punk comme à la grande époque. Sur ce même label paraît le troisième album des Stéphanois **Vanilla Blue**, "Back to first nights", indie-punk en vinyle bleu : www.dangerhouse.fr @@@ Les vétérans pop-punk américains **Teenage Bottlerocket** nous balancent un nouveau petit missile sol-sol, le EP quatre titres "The invisible man". Et comme il paraît sur le label **Pirates Press Records**, il est forcément gravé sur plusieurs couleurs de vinyle. Collector ? Oui : <https://teenagebottlerocket.com> @@@ Le label nantais **I Feel Good Records** annonce quelques nouveautés bien punk : L'album "Inhumanity in humanity" (vinyle rouge) du groupe hardcore londonien **Hello Bastards** ; le repressage de l'album "Tanz Grosny tanz" du groupe grindcore allemand **Yacöpsae** ; le single hybride, format 9" en vinyl transparent, "Setting fire on the western hemisphere" du supergroupe grindcore anglais **Confine** ; le premier album, en beau vinyle bleu, "Sick Destroyer", du groupe grindcore tchécoslovaque, comme on disait avant 1993, **Sick Destroyer** ; l'album une face "Destroy you man" du groupe grindcore nantais **Tina Turner Fraiseur** (qui décroche en prime la clé de sol d'or du meilleur nom de groupe, heureux les gars ?) ; le nouvel album "Towering failures" du groupe grindcore anglais **Atomck** ; le EP, vinyl vert format CD, petit mais costaud donc, "Gates of suffering" du groupe grindcore polonais **Suffering Mind**. De quoi vous décalaminer l'oreille interne : ifeelgoodrecords.com @@@ Le groupe reggae-ska new-yorkais **The Slackers** ne rigole pas ces temps-ci. Primo, ils sortent un nouvel EP, "Money is king", et comme ils devaient trouver que cinq nouveaux titres ça faisait un peu chiche, ils ont aussi concocté un album-compilation, "Lost & found, Vol. 2", avec des titres rares de la décennie 2013-2023. Le tout paraissant chez **Pirates Press Records** : <https://theslackers.com> @@@ Chez **Chanmax Records**, les sorties se bousculent au portillon : "Down ! Down ! Down !", nouvel album du groupe hardcore parisien **Jetsex** ; "Vilaines vagues", nouvel EP du groupe punk nantais **Feu** (avec ou sans sommations ?) ; "November sky", troisième album du groupe hardcore orléanais **Monde De Merde** (à qui le dites-vous) ; "Angry day", premier album du groupe pop-punk parisien **Neckhole** ; "Chien Guerre", premier album du groupe crust parisien **Chien Guerre**. Il va falloir faire de la place sur les étagères : www.chanmaxrecords.com @@@ Chez **Dirty Punk Records** on vient de represser, pour la première fois en vinyle, l'album "Pogo braque" de **PKRK** paru initialement en 1997. Trente ans, c'est un bel âge pour renaître de ses cendres : www.dirtypunk.fr @@@

Lightnin' HOPKINS : Lightnin' ! (2 LP, Culture Factory - www.culturefactory.fr)

Samuel John Hopkins est né le 15 mars 1912 à Centerville, Texas. Intéressé très jeune par le blues, c'est à l'âge de 8 ans qu'il prend sa première claquette en rencontrant Blind Lemon Jefferson, que d'aucuns qualifient carrément de "père du Texas blues", lors d'un pique-nique à Buffalo, Texas. Du coup, il commence à apprendre à jouer de la guitare avec l'un de ses cousins, Alger "Texas" Alexander. Dans la famille, le blues est une tradition puisqu'un autre des cousins du petit Samuel s'appelle Frankie Lee Sims, avec lequel, plus tard, il enregistrera quelques disques. Une fois acquis ses premiers rudiments de guitare, Samuel se retrouve régulièrement à jouer avec Blind Lemon Jefferson dans les églises du coin, un privilège rare car Blind Lemon Jefferson ne laissait personne l'accompagner... sauf ce gamin qu'il devait trouver très prometteur. De fait, accompagner Blind Lemon Jefferson permet à Samuel Hopkins de faire des progrès rapides et sensibles. Au milieu des années 30, pour une raison inconnue, Samuel Hopkins se retrouve à purger une peine à la ferme-prison du comté de Houston. Là, il accompagne régulièrement L.C. Williams dans ses prestations de chanteur, batteur et danseur de claquettes. Après un premier essai infructueux à la fin des années 30 avec Alger "Texas" Alexander, Samuel Hopkins retente sa chance de faire carrière à Houston en 1946. Avec succès cette fois puisqu'il décroche un contrat avec le label de Los

Angeles Aladdin Records. Ce qui le conduit à s'installer en Californie où il enregistre ses premiers disques avec le pianiste Wilson Smith. C'est à cette occasion que Samuel Hopkins devient Lightnin' Hopkins (Hopkins l'Éclair en français). L'année suivante, en 1947, il retourne au Texas où il retrouve L.C. Williams, lui aussi sorti de prison. Durant les quelques années qui suivent, il ne se produit quasiment qu'au Texas. C'est là, en 1949, qu'il enregistre ce qui reste l'un de ses plus gros succès, "T-model blues", pour le label Gold Star. En 1959, Lightnin' Hopkins finit par être remarqué par Robert McCormick, l'un des nombreux dénicheurs de talent qui, depuis les années 30, parcourent le sud des États-Unis à la recherche de bluesmen authentiques. Grâce à McCormick, Lightnin' Hopkins se fait connaître dans la scène revival folk du début des années 60. C'est ainsi qu'il se produit aussi bien en Californie qu'à New York, ville où il joue pour la première fois au prestigieux Carnegie Hall le 14 octobre 1960. À partir de là, Lightnin' Hopkins va connaître une carrière pléthorique, notamment au niveau discographique, avec pas moins d'une cinquantaine d'albums jusqu'en 1981, dont quarante-quatre pour les seules années 60, soit entre quatre et cinq disques par an. En 1964, sa réputation lui permet de venir jouer en Europe, à l'affiche de l'"American Folk Blues Festival". En 1978, c'est au Japon qu'il ira tourner durant une semaine. Lightnin' Hopkins était alors à des années-lumière de ses premières prestations devant les ouailles de Blind Lemon Jefferson dans les églises de campagne. Lightnin' Hopkins est mort le 30 janvier 1982 à Houston, Texas, d'un cancer de l'œsophage à l'âge de 69 ans. "Lightnin' !", l'album qui nous intéresse ici, a été enregistré en une seule journée, le 20 mai 1969, dans les studios Sierra Sound Laboratories de Berkeley, dans la banlieue de San Francisco. Pour l'occasion, Lightnin' Hopkins est accompagné du seul batteur Francis Clay, découvert derrière Muddy Waters ou James Cotton quelques années auparavant. De son côté, et selon les titres, Lightnin' Hopkins, en plus de chanter et de jouer de la guitare, s'installe aussi occasionnellement derrière un piano ou un orgue, instruments dont il a appris à jouer durant son enfance. En une journée, les deux hommes enregistrent la bagatelle de vingt chansons, c'est dire s'ils maîtrisent leur art, des chansons que Lightnin' Hopkins jouait depuis de nombreuses années, même si certaines d'entre elles sont enregistrées ici pour la première fois, ce qui explique la rapidité des sessions. Il y a d'ailleurs gros à parier qu'il n'a certainement pas fallu plus d'une prise pour mettre tout ça en boîte, mettons peut-être deux dans certains cas, mais je ne parierai pas ma collection de t-shirts là-dessus. Avec un tel rythme de travail, on peut s'étonner que la guitare de Lightnin' Hopkins ne se soit pas consumée à force d'être grattée de manière aussi forcenée. Après tout, n'est-ce pas ainsi, en frottant deux bouts de bois l'un contre l'autre, que notre ancêtre *Homo Erectus* a réussi à créer du feu pour faire cuire son premier tournedos ? Dans ces conditions minimalistes, c'est du blues au plus près de l'os que délivre Lightnin' Hopkins, comme on peut en entendre sur l'ensemble de sa discographie, ou presque. En fait, un seul titre est un peu plus élaboré, avec un son un poil plus ample, "Rock me baby", sur lequel, en plus de Lightnin' Hopkins et Francis Clay, on peut entendre l'harmoniciste Jeff Carp, le guitariste Paul Asbell, le pianiste Johnny "Big Moose" Walker et le bassiste Geno Skaggs, tous possédant un CV long comme le bras d'un gibbon et tous grands spécialistes du Chicago blues, ce qui fait que "Rock me baby" sonne un peu moins Texas blues que le reste du disque. Avec vingt morceaux, le disque paraît, dès l'origine, sur Poppy, une division du label new-yorkais Tomato, en double album, c'est ainsi qu'il est réédité par Culture Factory, après avoir connu une réédition CD en 1993 sur Arhoolie. Culture Factory qui, pour l'occasion, met les petits plats dans les grands avec un disque en vinyle jaune, l'autre en vinyle vert, les couleurs plus ou moins dominantes de la pochette, très psychédélique pour le coup, nous sommes en 1969, pochette due au célèbre graphiste new-yorkais Milton Glaser, le responsable du non moins célèbre logo "I ♥ NY", entre autres. Tous les morceaux du disque sont composés par Lightnin' Hopkins, à trois exceptions près, les reprises de "What'd I say" de Ray Charles, du traditionnel "Baby please don't go" popularisé par Big Joe Williams et de "Trouble in mind" du pianiste de jazz Richard Jones, chanson créée par la chanteuse Thelma La Vizzo et popularisée par Bertha "Chippie" Hill, accompagnée notamment par le jeune Louis Armstrong à l'époque, dans les années 20. "Lightnin' !" reste un must pour les amateurs de Lightnin' Hopkins, de Texas blues, ou de country blues tout court, bien qu'il ait été enregistré à une époque où de nombreux bluesmen s'essayaient alors, avec plus ou moins de bonheur, souvent moins que plus, à des expérimentations sonores hasardeuses, psychédélices par exemple. Lightnin' Hopkins lui-même, l'année précédente, en 1968, avait d'ailleurs enregistré un album, "Free form patterns", avec la section rythmique des 13th Floor Elevators, mais il n'était pas allé plus loin et était rapidement revenu à son blues rural des origines. Un bien beau et bon disque, réédité presque à l'identique.

MILLHAVEN : NTRL (CD, M&O Music)

Originaire d'Ypres, en Flandre belge, Millhaven existe depuis une petite quinzaine d'années, d'abord sous le nom de the Curse Of Millhaven (une référence à la chanson de Nick Cave ?), une raison sociale sous laquelle le groupe a sorti un album et un EP, puis, à partir de 2019, sous celui, raccourci, de Millhaven (référence à l'une des plus célèbres prisons canadiennes ?). "NTRL" est le troisième album du groupe sous son nouveau nom, autant dire qu'avec cette discographie fournie, le quintet paraît assez insatiable, pas vraiment agonisant en tout cas. Au point qu'il a même changé de chanteur juste avant la sortie de ce petit dernier. Millhaven, c'est du métal aussi implacable qu'un scraper sur un chantier de terrassement. Si un jour vous avez un bout d'autoroute à construire pour désengorger l'accès à votre petit bungalow de vacances, vous devriez pouvoir vous entendre avec eux. "NTRL", le titre de l'album, c'est tout simplement l'abréviation de "Nothing truly remains lost", le morceau d'ouverture du disque, actualisation du célèbre axiome attribué à Lavoisier, "Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme". Citation pourtant apocryphe puisqu'elle n'est qu'une version simplifiée d'un écrit plus conséquent du chimiste. Mais là n'est pas le propos. De fait, Millhaven n'a pas créé la musique métal, mais le groupe a su en reprendre les codes à son compte et en faire un bel exemple de fulgurance électrique et de concassage mélodique sur fond d'énergie cinétique et de feu intérieur. Six titres seulement pour ce EP-mini album, mais qui vous font brûler autant de calories qu'un skyrunning sur les flancs du K2. Oxygène non fourni.

The QUESTIONS : Best answer (CD, Soundflat Records)

Je ne sais pas vous, mais moi je suis un fan inconditionnel des groupes féminins japonais, a fortiori quand ces demoiselles s'adonnent à des genres aussi jolissifs que le garage, le punk ou le power-pop. Avec les Questions, je suis gâté puisqu'elles mixent tout ça sur leur premier album, le groupe existant depuis 2019. Douze titres pour (largement) moins d'une demi-heure, vous aurez compris que la musique des Questions jaillit de ce disque à la manière du magma du moindre volcan souffrant d'une bronchite carabinée. Les Questions sont un trio, ce qui fait que leur musique est labellisée sans matière grasse ajoutée, une rythmique enjouée et effervescente, une guitare délicieusement saturée, mais pas trop fardée non plus, et la voix sexy et acidulée de Chelio, également bassiste (et membre d'un autre groupe, Six), qui serait capable de damner une congrégation de jésuites intégristes. Encore plus sexy d'ailleurs quand elle entonne, avec cet accent roulant propre aux japonais, "Les cactus" dans la langue de Jacques Dutronc. Raahhh !!! Sur les autres titres, elle chante un peu en japonais et beaucoup en anglais, notamment l'autre reprise du disque, "I got my mojo working" popularisée par Muddy Waters (mais créée par Ann Cole). Musicalement, les Questions revisitent aussi bien les Stooges, via les Damned (l'imparable "Beehive !"), que les Sonics ("I am I") ou les Oblivians ("Yoakenotori ga naita"). Un disque efficace et qui devrait combler tous les amateurs de garage-punk vintage. Le plus surprenant avec les Questions c'est que, apparemment, les trois jeunes filles ne sont pas si jeunes que ça, la plupart étant même carrément mères de famille, ce qui est loin du statut standard d'un groupe débutant. D'autant que, comme souvent les asiatiques, elles font quand même très jeunes sur les photos. Photos qu'il est fort agréable de scruter avec attention tout en écoutant le disque, si on possède cinq sens, il doit bien y avoir une raison.

The TRIP : Never too late for... (CD, Dangerhouse Skylab/Pop The Balloon)

The Trip eut une carrière plus qu'éphémère au début des années 80, si éphémère que le groupe n'eut même pas le temps de sortir le moindre disque, mais suffisamment éclairante pour que certains s'en souviennent, au point de lui consacrer cette compilation plus de quarante ans plus tard. En même temps, Bruno, du label Dangerhouse Skylab, étant plus que pointu dans ses connaissances musicales, il n'y a rien d'étonnant à le voir produire ce disque. Pour faire simple, et rapide, The Trip a vu le jour à New York avant de s'installer en Californie. En 1984, le groupe apparaît sur le deuxième volume de la série "Battle of the Garages" du label Voxx avec "Stick like glue" et en 1985 sur la compilation "Garage sale ! (Goldmine presents)" du label archiviste new-yorkais ROIR avec "Never too late for Linda", titre légèrement détourné par Dangerhouse Skylab pour cette compilation. Ce sont les deux seuls morceaux à paraître du vivant du groupe. En huit chansons, "Never too late for..." propose l'intégralité des sessions d'enregistrement de The Trip en 1983 et 1984 à New York, tout ça étant évidemment inédit... sauf "Stick like glue" et "Never too late for Linda", déjà cités et qui réapparaissent

ici. The Trip c'est un garage léger et sautillant, un chouia poppissant, avec des guitares claires et limpides, un orgue discret (normal, c'est le guitariste et chanteur Tom Neale qui le sort de temps en temps de sa housse) et une rythmique allègre et gymnique. On est quelque part entre les Vipers, Plasticland ou les Pandoras. Bruno a conçu cette compilation avec l'aide de Donald Ciccone (fils caché de Trump et de Madonna ? j'espère que non, surtout pour lui), l'autre guitariste du groupe, qui devait donc garder précieusement ces bandes chez lui. De fait, il eut été dommage qu'elles ne vissent jamais le jour. Certes, The Trip, ce n'est pas le côté le plus brut et sauvage du garage, mais ces mélodies soyeuses et ces harmonies qui n'ont rien à envier à certains titres des Byrds ou des Beach Boys post-surf sont quand même bien agréables à écouter, sans modération ça va de soi. De quoi joncher votre parquet de subtils refrains cantabiles pour le plus grand bonheur de vos invités. Pour bien marquer leurs accointances sixties, The Trip ont même repris "Move", un morceau enregistré par le groupe américain State Of Mind en 1966, premier des deux seuls singles que le groupe a fait paraître sur Chavis. Dans le genre, The Trip, eux aussi, étaient plutôt férus en matière de garage vintage. Belle (redécouverte que ce disque.

The MOLOTOVS : Wasted on youth (CD, Marshall Records)

Les White Stripes nous avaient fait le coup de nous laisser accroire qu'ils étaient frère et sœur alors qu'ils étaient mari et femme à la formation du groupe, divorçant peu après. Les Molotovs, de Londres, ne pouvaient déceintement pas mentir à leur tour sur leurs relations familiales. Mathew et Issey Cartlidge sont bien frère et sœur, leur ressemblance physique est d'ailleurs frappante. Par contraste, ils sont aussi blonds que les White Stripes sont bruns. Encore adolescents, ils forment les Molotovs en 2020, Mathew à la guitare, Issey à la basse, et tous deux chanteurs. Aujourd'hui, début 2026, ils n'auraient encore que 17 et 19 ans. Comme disait Corneille dans "Le Cid" (dommage pour les Molotovs que ce ne fût pas Shakespeare), "la valeur n'attend pas le nombre des années". Bien que se présentant en duo, le groupe est pourtant un trio puisqu'il y a bien une batterie derrière eux, tant sur disque que sur scène. Un poste apparemment sans vrai titulaire, les photos en montrant plusieurs, garçon ou fille indifféremment. Musicalement, les Molotovs aspirent à se faire une place sur la scène garage-punk, ce qui est probablement le meilleur vocable dont on puisse les affubler. Un groupe à classer quelque part entre les Libertines et Jam (le frémissant "Nothing keeps her away" ferait même penser à du Paul Weller solo). Ils ne sont pas Anglais pour rien, démontrant une classe et une aisance typiques de ce que l'Angleterre est capable de produire depuis les Beatles ou les Kinks. Le rock'n'roll des Molotovs allie brillamment énergie et mélodie, Mathew semblant être le seul auteur-compositeur des onze chansons composant un premier album parfait et incisif, sans OGM ni antibiotiques de synthèse. Le truc qu'on peut importer sans risque aucun, en dépit d'un nom qui pourrait faire penser à de dangereux dynamiteros lâchés dans la nature sans contrôle. Mais le cocktail Molotov, tant que vous n'en approchez pas un briquet ou une allumette, ce n'est jamais qu'un peu de gasoline dans une bouteille, ce n'est pas plus felaté que le Coca Zéro.

NEW FOUND GLORY : Listen up ! (CD, Pure Noise Records)

Malgré ses trente ans d'existence, New Found Glory, groupe formé en Floride en 1997, conserve un rythme soutenu pour ce qui est de ses sorties d'albums. En gros, un disque tous les deux ou trois ans. "Listen up !" ne fait pas exception, quatorzième effort du groupe qui paraît trois ans après le précédent, "Make the most of it", même si ce dernier était un peu bâtard, avec seulement sept nouveaux titres studio, le reste étant du live plus ou moins bonus. Réduit au format quatuor depuis 2013 et le départ du guitariste rythmique Steve Klein, les quatre membres actuels sont présents quasiment depuis le début - le batteur Cyrus Bolloki étant arrivé en 1997, quelques mois après la formation, remplaçant le cogneur originaire, Joe Marino, on ne l'entend donc pas sur le tout premier EP de New Found Glory, "It's all about the girls", bien qu'il soit crédité sur la pochette de ce disque, paru après son arrivée, mais enregistré plusieurs mois auparavant, avec Marino, un détail de peu d'importance qui ne doit pas nous aveugler quant à la solidarité indéfectible d'un groupe qui est resté soudé durant près de trois décennies. Et ça s'entend forcément sur ce "Listen up !", aussi solide qu'une forteresse médiévale, à la cohésion sans faille et à l'énergie certes parfois un poil détendue ("Medicine") mais toujours intacte tout au long de la grosse demi-heure que dure l'album. Jordan Pundik, le chanteur, ayant repris à son compte les quelques parties de guitare rythmique essentielles au bon déroulement de la chose depuis 2014. Les quatre histrions de New

Found Glory sont tellement sûrs de leur force collective qu'ils restent toujours aussi positifs dans les thèmes de leurs chansons, entre résilience et espoir, comme en témoignent "Laugh it off" ou "Dream born again". Combien de groupes de cette génération, punk ou pas, peuvent-ils en dire autant, souvent désabusés voire aigris - Chad Gilbert, le guitariste, aurait pourtant de quoi être pessimiste, lui qui se bat contre différents cancers depuis plus de quinze ans, combats ayant inspiré la chanson qui clôt ce disque, "Frankenstein's monster". Pas de défaitisme chez New Found Glory, leur pop-punk mélodique semblant émerger directement des eaux turquoises de l'Atlantique, bruni au chaud soleil de Floride, il faut bien que ça serve à quelque chose de vivre dans une maison de retraite XXL à ciel ouvert, puisque c'est ce qu'est cet état gériatrique, la preuve, c'est là que Trump a sa résidence privée, un presque voisin de New Found Glory d'ailleurs, à une bonne soixantaine de kilomètres près. Peut-être une motivation supplémentaire pour que le groupe ne lâche pas l'affaire et continue à ferrailer dans une scène punk qui, dans l'ensemble, ne doit guère être en phase avec le président le plus crétin que les États-Unis ont jamais connu, pourtant, quelques-uns de ses prédécesseurs, Reagan ou les Bush père et fils, avaient placé la barre plutôt haut, mais Trump prouve tous les jours qu'il peut toujours y avoir pire que le pire. Mais je m'éloigne un peu de mon sujet là non ?

NOIRNOISE : Plant resilience (CD, Club Inferno Ent.)

Après un premier EP en 2024 qui m'avait bien accroché, le groupe italien Noirnoise revient avec son véritable premier album. En deux ans, rien n'a véritablement changé pour un groupe qui se plaît toujours à développer des sonorités noisy (rien que le nom, ça donne déjà un indice) directement puisées dans la scène américaine des années 90, entre Sonic Youth dans sa version la plus énermée et Killing Joke (OK, ils sont Anglais ceux-là, mais on ne va pas chipoter) dans sa personification la plus post-punk. En prime, quelques éclairs psychédélics façon Red Fang voire progressifs à la Mastodon. Noirnoise n'oppose aucun tabou à sa créativité musicale, ni à sa créativité tout court puisque le groupe va même jusqu'à invoquer les mânes du poète gallois Dylan Thomas en mettant en musique deux de ses œuvres, "Do not go gentle" ("Do not go gentle into that good night", titre intégral de la villanelle originale parue en 1951) et "And death shall have no dominion" (poème paru en 1933, démarquage de l'épître aux Romains de Saint Paul), voilà qui fait largement sortir Noirnoise du lot dark alternatif. D'autant que, avec ces influences poétiques, les deux morceaux en question se révèlent plus posés, plus mid-tempo, plus introspectifs que le reste du disque, accentuant encore l'impression de patchwork musical qui en émane. Les musiciens de Noirnoise - un chanteur, un guitariste, un bassiste, un batteur, classique de facture donc - auraient voulu prouver au monde qu'ils ne souffrent d'aucune ambivalence musicale, de la distorsion la plus énergique à l'émotion la plus intense, qu'ils n'auraient pu enregistrer un autre album que celui-ci. Et c'est bien là qu'ils font preuve d'une maîtrise parfaite de leur sujet. Avec autant d'ambiances différentes, leur disque aurait pu paraître trop fourre-tout, trop dispersé, trop dissolu, sans unité, sans identité, sans cohérence, il n'en est rien, les morceaux se déroulent avec fluidité, finesse et habileté, du grand art. En même temps, si l'on songe que le groupe s'est formé en 2009 (sous le nom de LaNuit, rapidement transformé en un plus internationaliste Noirnoise) et qu'il lui a fallu une quinzaine d'années avant de sortir son premier disque, on comprend qu'il ait eu le temps de pétrir et de patiner une musique qui, intrinsèquement, était déjà bien mature. Noirnoise s'inscrit dans une lignée racée et héroïque. Notons pour finir que, si vous acquérez la version CD de cet album, vous aurez droit, en bonus, aux quatre titres du premier EP, celui-ci n'étant sorti qu'en version digitale. Comme on dit, les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

GOOD RIDDANCE : Before the world caves in (CD, Fat Wreck Chords/Hopeless Records)

Good Riddance a bâti sa réputation sur sa propension à nous servir une savante décoction de hardcore-punk capable de se faire aussi mélodique qu'agressif au service de textes souvent, pour ne pas dire toujours, empreints d'engagement politique. En ce sens, depuis 1986, ils se sont régulièrement retrouvés en première ligne pour combattre les idées nauséabondes des gonzos qui se retrouvent à la Maison Blanche. Leur nom même ("Bon débarras" en français) traduit leur volonté de nettoyer les écuries d'Augias que sont devenues les institutions américaines depuis de nombreuses décennies. Même si force est de constater, hélas, qu'un groupe punk, aussi convaincu et convaincant soit-il, ne pèse cependant pas lourd face à l'abrutissement de masse que les ultra-riches entretiennent via

leurs réseaux (a)sociaux. Musk et Zuckerberg, à grands coups de milliards de dollars, ont parfaitement réussi dans leur entreprise de trumpisation du monde. Une situation que Good Riddance annonce clairement via l'utilisation, en introduction du morceau d'ouverture du disque, "There's still tonight", d'un extrait de dialogue du film "Sneakers" ("Les experts" en français, de Phil Alden Robinson en 1992, avec Robert Redford et Dan Aykroyd), film qui raconte une histoire de braquage informatique qui préfigure les modes opératoires des hackers d'aujourd'hui, notamment les Russes, alliés objectifs de l'acariâtre golfeur. Il ne faut pas chercher ailleurs l'origine du dixième album de Good Riddance, c'est bien le retour du Donald qui leur a fait prendre conscience qu'ils devaient reprendre leur bâton de pèlerin pour dénoncer la voyoucratie trumpiste avant qu'il soit trop tard, "avant que le monde s'écroule" selon le titre de leur disque, même si chaque jour qui passe nous précipite un peu plus vers un chaos mondialisé. Avec constance, Good Riddance nous tient un discours suffisamment explicite pour être compris à travers le monde, d'autant que nous subissons tous le pouvoir de nuisance du perruque hystérique au vocabulaire digne de celui d'un môme de six ans ("Poverty of language" selon Good Riddance dans le texte). Quant à "Possee comitatus", le titre traduit bien le concept de garde rapprochée, et d'une fidélité aveugle, qui soutient l'autocrate américain contre vents et marées. Musicalement, ce nouvel album de Good Riddance ne surprendra personne. Certains pourraient même y entendre la sempiternelle déferlante skate-punk, ce qui n'est pas faux sur le fond, sauf que les membres de Good Riddance réussissent à faire oublier qu'ils sont quasiment sexagénaires aujourd'hui, leur musique étant toujours aussi énergique et aiguisée. Peut-être le fait qu'ils mettent désormais une demi-douzaine d'années à concocter un nouvel album est-il le secret de leur éternelle fraîcheur physique et de leur impérissable acuité intellectuelle. En tout cas, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'ils vont décevoir leur monde.

INSIDE MACHINE - A TRIBUTE TO GRUNTRUCK (CD, Bitume)

Gruntruck est un groupe américain formé à Seattle en 1989. À ce titre, comme à peu près tous les groupes du coin apparus à cette période, on les a trop facilement affublés de l'étiquette grunge, ce qui ne veut pas dire grand-chose, pas plus à l'époque que maintenant. D'autant plus facilement que le batteur Norman Scott avait brièvement fait partie de Soundgarden avant de former Gruntruck avec le chanteur Ben McMillan, les deux hommes sortant d'une expérience précédente, Skin Yard. En fait, s'il fallait définir la musique de Gruntruck, il faudrait plutôt l'associer à la scène métal. Le groupe sort deux albums, "Inside yours" en 1990, produit par Jack Endino, sur le label de Seattle, Empty Records (de quoi alimenter un peu plus leur "affiliation" grunge), et "Push" en 1992, toujours produit par Jack Endino, sur Roadrunner. En 1996, en désaccord avec Roadrunner, Gruntruck tente de se défaire de son contrat, sans succès, le groupe ayant signé pour plusieurs albums. Pieds et poings liés, Gruntruck ne sortira pas ce qui aurait dû être son troisième album. Le groupe cesse ses activités en 2003 pour permettre à Ben McMillan de soigner son diabète. Il meurt néanmoins en 2008. En 2017, grâce à Jack Endino, le label Found Recordings finit par sortir l'inédit troisième album, sous le titre "The phoenix", les trois membres originaux survivants, Norman Scott, le guitariste Tom Niemeyer et le bassiste Tim Paul, se produisant sur scène lors de quelques concerts sans lendemain. Si Gruntruck n'a jamais connu de véritable succès, sinon dans la région de Seattle, il n'en a pas moins fidélisé un noyau de fans hardcore qui n'ont jamais oublié le groupe et qui ont contribué à en pérenniser la mémoire, ce qui débouche, aujourd'hui, sur la sortie de cette compilation hommage à l'initiative du label français Bitume. Une excellente occasion de se replonger dans le répertoire de Gruntruck, ou de le découvrir pour ceux qui seraient passés à côté, notamment en raison de leur jeune âge. En dix-huit titres, les groupes invités, tous de fiefés coquins d'une scène alternative plurielle, se penchent sur les trois albums du groupe avec des extraits de chacun d'eux, Quizboy, de Portland, avec le chanteur Billy Lowry (Optimal Confusion de Phoenix, Arizona), s'intéressant en outre à "Crucifunkin'", un morceau paru sur la compilation "Another damned Seattle compilation" parue en 1991. Ce tribute est très international, du Chili (MasaCritika) à l'Allemagne (Cruenta Venganza), en passant par les États-Unis bien sûr (Maybe Human, Dead Storm Rising, Miss Prince, Method of the W.O.R.M., Hellgrimm), l'Italie (Grunge Pit), la Colombie (Defiant Disorder), la Finlande (Kaamosmasennus), la France (les inénarrables Bolshevik Intervention qui adaptent "Follow" dans la langue de Georges Marchais, Thunderwize) ou la Suisse (Godes Yrre). Une multitude de groupes qui proposent presque autant d'atmosphères musicales, même si, globalement, à peu près toutes les nuances du métal y sont plus ou moins représentées, mais

aussi un chouia d'électro voire un brin d'ambient ou un cheveu de post-punk. Le plus fort dans l'affaire c'est que tout est écoutable, alors que, souvent, dans ce genre d'entreprise, on trouve toujours quelques points faibles. Je n'ose imaginer le temps qu'il a fallu au label pour réunir tout ce petit monde autour d'un projet qui n'était pas gagné d'avance. Encore que, du côté des groupes américains, beaucoup d'entre eux étant originaires du nord-ouest, on peut supposer qu'ils ont dû être assez faciles à convaincre. Un peu comme faire un tribute à Mireille Mathieu en prospectant du côté d'Avignon. Euh, faudrait peut-être que je ralentisse sur la binouze, je commence à avoir des idées bizarres.

DEATH DIES : Maledicti in aeternum (CD, My Kingdom Music)

Eu égard aux trente ans d'existence du groupe, on pourrait croire que notre formidable agence gouvernementale "Tabac info service" a parodié le nom de Death Dies (La mort tue) pour inventer son slogan "Fumer tue". On ne sait pas, il y aurait peut-être des droits d'auteur à réclamer pour les résidents de Padoue. Padoue dont l'un des ressortissants les plus célèbres, dans un passé fort lointain, et même s'il n'y a vécu que trois ans, ce qui ne l'a pas empêché de devenir saint, le jeune Antoine, devait sérieusement cloper lui aussi, mais pas du tabac (pas encore arrivé en Europe à l'époque), plutôt une moquette diablement euphorisante vu que notre franciscain un tantinet espiegle, si l'on en croit certaines de ses représentations, prêchait... aux poissons. Balèze ! Depuis, on ne lui connaît qu'un seul disciple à en avoir fait autant, surtout avec les mérours, le commandant Cousteau, c'est dire si la secte des pisciphones est des plus sélectives. En substance, voilà qui ferait un bon sujet de chanson pour Death Dies, bien que le côté déjanté de la chose, a priori, s'accorde assez mal avec le black métal du groupe. Enfin, black métal est un raccourci un chouia audacieux pour désigner leur musique, puisque l'énergie, la puissance et la violence qui se dégagent de leurs disques doit aussi beaucoup au hardcore, au thrash et au death métal, des styles que Death Dies ne dédaigne pas, au contraire. Du coup, pour quelqu'un comme moi qui tend à regimber dès qu'on m'agite le chiffon noir du black métal sous les naseaux, Death Dies reste hautement recommandable. Visuellement, en revanche, Death Dies s'inscrit clairement dans l'imagerie black avec le maquillage outrancier arboré par nos transalpins et toutes les nuances de cuir, du perfecto au cache-poussière, qui en renforcent l'impact. Mais si le black métal de Death Dies ne l'est pas tant que ça, black, c'est aussi et surtout parce que le groupe n'utilise quasiment aucun clavier (ou alors à dose plus qu'homéopathique), que de l'organique, deux guitares, basse et batterie, une formation sobre qui ne peut que me complaire et renforcer mon intérêt pour la squadra. Pour bien marquer sa différence avec la scène black traditionnelle, Death Dies aligne des morceaux éruptifs et percutants de trois minutes en moyenne, à l'image de "Destroyer" et ses bruitages d'hélicoptère façon "Apocalypse now", le seul titre de l'album écrit par le batteur Demian De Saba, ceci expliquant sans doute cela.

YÛ : The calling (CD, M&O Music - www.m-o-music.com)

YÛ est un duo guitare-batterie qui sort un peu des sentiers battus garage-punk. YÛ avance masqué ou presque, maquillé et déguisé c'est sûr, et pas en clerks de notaire, plutôt en une version arty d'"Alice au Pays des Merveilles", Noémie Alazard, la chanteuse et batteuse du duo, en une Alice punk à la Tim Burton, Yoann Laven, le guitariste, en lapin blanc moins hypertendu que le "vrai", du moins tant qu'il ne décape pas ses six cordes à la varlope industrielle. Ça c'est pour la pochette du disque, limite hilarante, car sur scène c'est open bar tant je ne suis pas certain qu'ils aient déjà donné deux concerts avec le même déguisement/maquillage. Kiss peuvent aller se relooker. Musicalement, YÛ s'inscrit dans une veine post-punk, post-grunge, post-blues, post-noise, post-stoner, post-un peu tout, de quoi alimenter vos fantasmes musicaux les plus bestiaux, les plus physiologiques - ne s'enorgueillissent-ils pas de n'utiliser aucune machine - les plus abrupts, comme s'ils avaient fait du studio une extension d'une scène quelconque, de ces scènes sur lesquelles ils se sont forgé le caractère, un décompte vite fait et on envoie la grume fraîchement abattue. Et ce ne sont pas les (rares) moments de calme qui font retomber la tension tant ils sont finalement encore plus menaçants que quand ça avoine, comme dans un film d'horreur, c'est toujours quand tout semble aller à peu près bien que tout part en sucette et que vous frisez la crise cardiaque, ne niez pas, ça nous est tous arrivé, y compris en matant "Bambi" quand on n'avait qu'à peine deux ans. "The calling" est le premier album du duo rouennais même si les deux musiciens ont déjà plusieurs vies derrière eux. Noémie est/fut tatoueuse, peintre, autrice, actrice et même animatrice

télé, Yoann, charpentier de formation, a une certaine expérience musicale avec des groupes comme Swan (2 albums dans les années 2010) et LY, déjà un duo guitare-batterie ayant sorti un album en 2022. On comprend mieux, avec de tels CV, comment YÛ parvient à nous embarquer dans un univers aussi graphique et artistique que musical. Ça paraît toujours un peu factice d'affirmer qu'on vient de découvrir la révélation de l'année, surtout quand celle-ci, l'année, pas la révélation, ne fait que commencer, mais là, pour moi, il y a un peu de ça. On en reparlera le 31 décembre, des fois que, entre-temps, Joey Ramone, Lux Interior et/ou Lemmy aient décidé de ressusciter, bien que je ne sois guère optimiste sur la question. YÛ, au moins, paraissent bien vivants, avec l'énergie qu'ils déploient, on le serait à moins. Et puis rien que pour un morceau comme "Kings", qui sonne comme si Black Sabbath avait fait une surdose d'un cocktail amphétamines-cocaïne, "The calling", a minima, devrait entrer dans votre kit de survie spécial île déserte.

The DUNGBEETLE CONSPIRACY : The Dungbeetle Conspiracy (CD, Urgence Disk Records)

On peut toujours se gargariser de mots, inventer des noms pour qualifier sa musique, prétendre même avoir défriché tel ou tel territoire sonore, vouloir jouer les réfractaires, n'empêche qu'on en revient toujours plus ou moins au même. Quand on fait un rock alternatif bien musclé, bien burné, bien velu, on se retrouve souvent à aller chercher du côté des mêmes sources la substantifique moelle de sa pitance musicale. En ce sens, les Suisses de Dungbeetle Conspiracy revendiquent fièrement leurs influences 90's, de celles qui ont fait les belles heures des scènes de Seattle ou du sud californien, entre grunge (humpf) et stoner. Après tout, les rives du lac de Genève (ville d'origine du groupe) valent bien celles du Pacifique si l'on y met un peu du sien. Avec un premier album puissant et calibré comme une Winchester, Dungbeetle Conspiracy me font irrésistiblement penser aux errances sonores d'un groupe comme Soundgarden, capable de passer des accords enragés à la ballade sous anabolisant ("Cries of the loons") avec autant d'aisance qu'un Casanova papillonnant de marquise en actrice, de cuisinière en fille d'ambassadeur. Ce disque est peut-être le premier album de Dungbeetle Conspiracy - on appréciera au passage le côté farceur de leur nom, la Conspiracy du Bousier, il fallait le trouver - mais les quatre membres du groupe peuvent faire état, chacun de leur côté, de quelques décennies d'expérience, Serge Morattel, le chanteur, guitariste (par ailleurs multi-instrumentiste) et unique auteur-compositeur, dirigeant son propre studio, le Rec, à Genève, où le disque a été mis en boîte, le bonhomme s'occupant également de tout l'aspect technique, enregistrement, production, mixage, mastering, un véritable couteau... suisse. J'étais obligé de la faire celle-là, sinon je m'en serais voulu toute l'éternité, voire au-delà. L'album ne sort donc pas totalement de nulle part, pas plus que le groupe, même avec trois ans d'existence seulement. Un disque solidement charpenté qui se termine sur une longue pièce de plus de dix minutes, "The Dungbeetle trilogy", qui possède un petit quelque chose des longues cavalcades mongoles à travers les steppes d'Asie Centrale, tout aussi ravageuse.

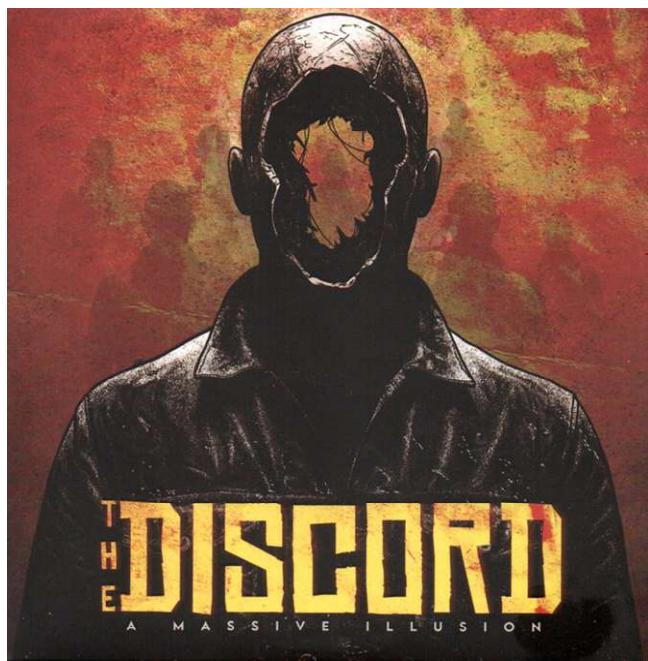
BLASKAPELLE CHANCENTOD : Pädagogisch wertvoll (CD, Voodoo Rhythm Records)

À défaut de connaître un jour le succès, au sens mercantile du terme, le groupe suisse Blaskapelle Chancentod fait au moins florès sur la scène synth-punk helvète, même si eux préfèrent parler de post-punk à propos de leur musique à l'emporte-pièce. Il y a un peu des deux dans l'histoire. En effet, si le groupe arbore fièrement le triptyque guitare-basse-batterie pour affirmer son adhésion au punk, le quatrième reître maltraite ses synthétiseurs pour mieux asséner des rythmes disruptifs et agressifs, leur offrant même parfois des accents cold wave sous psychotonique. On pense rapidement aux Scanners ou à Warum Joe chez nous, mais aussi à Devo ou à des Ramones qui auraient tenté l'aventure synthétique - "Marzipan croissant", le morceau qui clôt ce mini album, nous rappelle malignement "Commando". Lukas Heer et Gael-Cedric Zumbach, deux des membres de Blaskapelle Chancentod, ne nous sont pas inconnus puisqu'ils font également partie du groupe garage-punk Oh Telephone. "Pädagogisch wertvoll" est le premier album - mini plutôt, avec ses six titres pour moins de douze minutes - de Blaskapelle Chancentod, un disque qui ratisse large au niveau de ses influences, chanté en allemand, en dépit de titres comme "Rien pour moi" ou "Animal farm", ce dernier fleurant bon son clin d'œil à George Orwell. L'œuvre est d'un minimalisme de fort bon aloi, qui ne s'embarrasse guère de circonlocutions et encore moins de considérations existentielles, un minimalisme qui nous fait remonter le temps, jusque

vers la fin des années 70 ou, au pire, le début des années 80. La preuve en étant fournie par le fait que le groupe a choisi de ne sortir ce "disque" qu'en cassette, même pas en vinyl. Le pire support qui puisse exister pour la musique physique mais qui, de manière assez incompréhensible, trouve un regain d'intérêt aujourd'hui, les voies du public, surtout bobo, sont parfois bien impénétrables. Ça n'empêche pas Blaskapelle Chancetod ni "Pädagogisch wertvoll" de nous coller une belle série de bourre-pifs pour mieux nous ramener à une réalité musicale sans flonflons ni fanfreluches, là n'est pas son moindre mérite.

The DISCORD : A massive illusion (CD, M&O Music)

The Discord est à la fois un jeune et un ancien groupe. À l'origine, on trouve Fat Dead Shit, un groupe hardcore de Laval qui traverse les années 2010 sans encombre, avec deux EP et un album dans la musette. En 2020, le groupe perd son chanteur, ce sont des choses qui arrivent. D'autres perdent leurs clés ou la tête, chacun son truc. Plutôt que de chercher un remplaçant à leur vocaliste envolé, les trois musiciens restants préfèrent poursuivre en trio et faire évoluer leur musique. Du coup, considérant que ce n'est plus le même groupe, et pour ne pas subir l'emprise de leur petite entreprise précédente, ils changent de nom et deviennent the Discord. Révélateur d'un bel état d'esprit. Ils sortent un premier EP, ou mini album selon ma propre conception du format discographique, en 2022. "A massive illusion" est leur deuxième effort, toujours un EP, ou mini album, voir ci-dessus, six titres cette fois. Avec the Discord, le trio instille une bonne dose de métal dans son hardcore originel, et de la force, de la puissance, de la lourdeur, de la sauvagerie, de la brutalité, de l'énerverment, de la violence, de la noirceur, de la rage, de l'ivresse (des profondeurs ?, cf "An ocean of fears", titre de leur premier bébé nageur), bref que du positif qui va vous faire voir la vie en rouge sang, type Rh-null tant qu'à faire. Manquerait plus que the Discord donne dans le tout-venant.



SOUTH OF HELL : Hellfernùm (CD autoproduit)

L'histoire ne dit pas si, au sud de l'Enfer, il fait encore plus chaud que dans les trois autres directions. Pour moi, l'Enfer, quelque soit l'endroit, j'avais l'impression que c'était une fournaise. En même temps, je n'y suis jamais allé en villégiature, je ne peux pas dire, pas comme le Sahara ou la Vallée de la Mort, là je connais un peu mieux. N'empêche, au sud de l'Enfer, ça ne doit quand même pas être si accueillant que ça si j'en juge par ce que South Of Hell nous en raconte, et surtout la façon dont le groupe nous le raconte, à grand renfort de death-thrash-métal pour la musique et de rugissements dignes d'un tigre en pleine crise de jalousie pour le chant. C'est sûr, on n'est pas vraiment chez les angelots boudeurs. Pourtant, la blancheur immaculée du décor, South Of Hell connaissent puisqu'ils sont originaires de la région Annecy-Chambéry, un coin qui, pour le coup, n'est pas si calorique que ça, surtout en hiver, mais où la poudreuse pourrait nous faire accroire que nous sommes sur de floconneux nuages où nous pourrions donc rencontrer du Séraphin ou du Chérubin au détour du moindre tourbillon moutonneux. C'est

juste oublier que la montagne peut elle-même se transformer en enfer sur Terre quand elle a décidé de se faire taquine. D'un strict point de vue temporel, South Of Hell fonctionne à la décade, pratique, ça fait des comptes (presque) ronds, plus facile pour retenir les dates. Ainsi, le quintet s'est formé en 2004, a sorti son premier album en 2015 et son deuxième, celui qui est le sujet de cette chronique, en 2026. D'accord, les chicaneurs me feront remarquer que les écarts sus-mentionnés sont de onze ans, mais n'ai-je pas le droit, moi aussi, de pratiquer l'arrondi ? Surtout quand ça m'arrange. Et puis, hein, la première démo du groupe, déjà intitulée "Hellfernùm", pas simple pour s'y retrouver, est sortie en 2006, il y a donc vingt ans. Un peu de mauvaise foi, ça peut toujours aider à argumenter. Par contre, côté personnel, les changements semblent beaucoup plus fréquents que les sorties de disques, au point que, du groupe d'origine, il ne reste plus que le guitariste Yves Farges, tous les autres postes, y compris le chant, ayant déjà connu au moins deux titulaires. D'ailleurs, comme il ne doit pas être facile de se stabiliser avec de tels mouvements, South Of Hell a dû user d'un subtil subterfuge pour boucler ce nouvel album. En effet, une fois tout bien mis en boîte, bien calé, bien rangé, le bazar ne comprenait malgré tout que huit morceaux (neuf si l'on ajoute une sorte d'interlude ne portant même pas de titre), un peu chiche pour un disque de métal, faut admettre. Du coup, puisque l'album précédent date quand même pas mal et qu'il y a des chances que les acheteurs du nouveau ne connaissent pas forcément le précédent, South Of Hell a décidé de donner une seconde chance à deux de ces morceaux décennaux, "Macabre gearing" et "Hate comes from God" (bien vu comme titre, et tellement vrai), placés en fin de disque pour bien marquer le fait que l'eau a coulé entre les deux ouvrages, même si, honnêtement, on n'y aurait vu que du feu si l'on n'avait pas cherché la petite bête. Du death-thrash, ça reste du death-thrash, même à dix ans d'intervalle.

KNUMEARS : Directions (CD, Run For Cover Records)

Ne jamais se fier aux apparences. Ainsi en va-t-il du premier album de Knumears. Si l'on ne connaît pas le groupe, ce qui doit être le cas de bon nombre d'entre nous de ce côté de l'Atlantique, la découverte d'"Introduction", l'instrumental qui, je vous le donne en mille, sert d'introduction à ce disque, pourrait induire en erreur. En effet, avec son lent crescendo, qui n'atteint cependant qu'un mid-tempo menaçant au plus fort de son évolution sinusoïdale, on pourrait croire que Knumears n'est qu'un groupe post-punk, il n'en est rien. C'est à partir de "One light, sunshine" que les choses prennent vraiment tournure et que le groupe révèle sa véritable nature avec un hardcore franchement screamo capable de virer power violence quand le trio se lâche et se retrouve en roue libre. Et Knumears est généreux dans l'effort screamo, tellement généreux que ça déborde de partout à l'écoute de cet album, le tiroir de mon lecteur CD n'a jamais pu canaliser une énergie qui rase tout sur son passage, mieux qu'Attila, mieux qu'un tsunami, mieux que Little Boy. Ils se permettent même de souffler le chaud et le froid avec des cassures de rythme qui pourraient laisser les plus naïfs, ou à tout le moins les plus crédules, penser qu'ils vont passer à des mélodies plus post something, hardcore, punk, voire rock, il n'en est rien. Même quand c'est un titre entier, comme "Directions", qui devient limite expérimental. À chaque fois ça repart de plus belle dans la brutalité extrême, dans le chaos, l'urgence et la confusion. Ajoutez à cela une guitare souvent plus stoner que hardcore, avec un son lourd et dévastateur, et vous comprendrez que Knumears ne vous laisse guère de répit dans son entreprise de dévastation de votre for intérieur, quoi que ce for puisse être. Certains n'hésitent d'ailleurs pas à les classer dans le métal, ce qui est très abusif, surtout avec des morceaux de guère plus de deux minutes en moyenne, voire moins. Un premier jet plein de rage et de magma, on aime, et tant pis s'il faudra passer la serpillière derrière eux.

MARGARITAS PODRIDAS : Metales pesados (CD, Hopeless Records)

Margaritas Podridas sont originaires d'Hermosillo, dans le désert du Sonora, au nord-ouest du Mexique, à la frontière avec la Californie. La porosité de la dite frontière explique pourquoi le groupe sonne si californien dans ses fondements. Entre shoegaze, grunge, punk et indie rock, Margaritas Podridas nous renvoient dans les années 90, tout en gardant une santiag dans un présent sous tension. Car nos Mexicains sont passablement énervés, c'est un euphémisme, il ne leur faut qu'à peine vingt-cinq minutes pour envoyer leur douzaine de missiles air-air par dessus un mur qui reste passablement inefficace à retenir la furia d'un groupe qui voit plus loin que les quelques obstacles physiques qu'on tente de dresser sur leur chemin. Aujourd'hui trio, après avoir longtemps été un quatuor parfaitement mixte, Margaritas Podridas, emmené par la chanteuse et bassiste

Carolina Enriquez, pourrait néanmoins s'inscrire dans le mouvement riot girls tant on retrouve quelque chose de groupes comme Bikini Kill, L7 ou les Lunachicks dans sa volonté farouche de combattre le sexisme et le patriarcat, qui doivent être encore particulièrement prégnants au Mexique. Pour mieux se faire comprendre dans leur pays, Margaritas Podridas ont même choisi de chanter en espagnol, une manière prophétique de combattre l'impérialisme américain, lui aussi pour le moins envahissant dans un pays qui a le cul entre deux chaises, entre son identité latino-américaine et son affiliation économique à l'Amérique du Nord via son appartenance à l'ALENA, l'accord de libre-échange nord-américain signé avec les États-Unis et le Canada, ce qui ne doit pas être facile à assumer au quotidien. "Metales pesados" ("Heavy metal" en anglais, une musique qui est pourtant à des années-lumière de leurs préoccupations artistiques) est le troisième album de Margaritas Podridas (Pâquerettes Pourries en français, poétique n'est-il pas ?) en un peu plus de dix ans d'existence, un disque que Carolina Enriquez présente comme une sorte de catharsis personnelle après une paire d'années difficiles pour le groupe, suite au départ de la guitariste Esli Meuly, mais la vie d'un groupe ne ressemble que rarement à un long fleuve tranquille. Après, même impétueux, tant que le fleuve continue de couler, c'est qu'il a toujours un but à atteindre.

Les WAMPAS ! : Où va nous ? (CD, At(h)ome)

Ces derniers temps, les Wampas reviennent en pointillés. Faut dire que Didier Wampas, de son côté, à tendance à s'éparpiller, comme si, depuis qu'il est à la retraite, il lui fallait compenser son trop-plein de temps libre en multipliant les projets parallèles. On oubliera certes ce truc bancal qu'est Didier Wampas Psycho Attack qui se veut une relecture des débuts des Wampas, période psycho, soit les 2-3 premiers albums, ça ne m'a pas du tout convaincu. Entre amateurisme et j'm'en foutisme, Didier Wampas semble prendre ce projet par-dessus la jambe, qu'il a pourtant encore alerte puisqu'il saute partout comme un Zébulon sous Pervitin, passant plus de temps au fond de la salle, derrière le public, que sur scène. Si ce n'était que ça, encore, ça pourrait aller, mais l'impression que j'en garde c'est qu'il ne semble même pas avoir pris la peine de réapprendre ses textes, alignant les "la la la" et les "wou wou wou", à contre-temps la plupart du temps. Au point qu'on a peine à reconnaître les chansons, même les reprises, assez nombreuses. De fait, ce n'est pas avec Psycho Attack, qui tient plus de l'absurdité surréaliste que de l'intention viable, que Didier Wampas risque de devenir un Prométhée moderne, n'offrant guère le feu à un public pour une bonne part assez perplexe. En fait, le véritable intérêt du truc, ce sont ceux qui le poussent au cul, à savoir Effello, l'actuel guitariste des Wampas, et la section rythmique des Astro Zombies, avec, conséquemment, le retour de la contrebasse. Heureusement qu'eux assurent le steak sinon ce serait assez pitoyable. Parmi les autres projets de Didier Wampas, on citera encore Sugar & Tiger, groupe formé avec sa compagne et ses enfants, les Maudits Français, groupe de country québécoise formé avec Viktor Huganet, sans compter deux albums solo ainsi que la parution, en 2024, de "Punk ouvrier", bouquin de mémoires plus que véritable autobiographie, dans lequel il commente toutes les chansons des Wampas à cette date, non comprises, donc, celles de ce nouvel album. Un disque qui paraît quatre ans après "Tempête tempête", son prédécesseur, et surtout quarante ans après "Tutti frutti", le premier mini album du groupe, disque qui avait été précédé, l'année d'avant, par un premier EP sur lequel on pouvait entendre Francis Cotting, le premier batteur du groupe, récemment disparu. "Où va nous ?" inaugure donc une nouvelle décennie. Un disque sur lequel Didier Wampas montre encore une fois qu'il chante de mieux ne mieux. Nous sommes loin des hurlements primitifs (comme de ceux d'avec Psycho Attack) en falsetto prononcé. Petit à petit, Didier Wampas est devenu chanteur, et écrit même des textes de plus en plus conséquents. Ce qui ne change pas, en revanche, ce sont ses réflexions personnelles, de celles qui lui font porter un regard acéré tant sur la société que sur lui-même. Sur "Où va nous ?", on trouve de nombreuses références à l'homme Didier Wampas, à son entourage, à son passé, comme "Les Coronados", le meilleur groupe du monde selon ses dires, "Punk ouvrier", une chanson qu'il avait déjà sortie sur son premier album solo, "Taisez moi", en 2011, le titre du morceau étant également celui de son bouquin, façon d'insister sur le fait qu'il a toujours bossé (à la RATP) parallèlement aux Wampas, refusant le statut d'intermittent, qu'il vilipende d'ailleurs dans une autre chanson de l'album, "Anarchiste intermittent", "Mont Ventoux" et sa passion pour le cyclisme, son hommage à son ami Jean-Luc Le Ténia, mort en 2011 ("Jean-Luc"), ou encore "Pipi au lit", qui ne serait pas autobiographique, même si, comme tout le monde,

il a forcément mouillé ses draps durant ses trois ou quatre premières années. Derrière un Didier Wampas toujours en grande forme quand il s'agit de son groupe historique, ça tourne comme un moteur de formule 1, sur un rythme rock'n'roll binaire mais soutenu, un truc bien primaire qui ne déçoit jamais. Il faut dire que cette formation des Wampas existe déjà depuis dix ans, le dernier arrivé étant Effello en 2016, largement de quoi se rôder et trouver ses marques et ses automatismes. Un nouvel album des Wampas fidèle à la tradition du groupe, encore que l'association Wampas-tradition soit un bel oxymore. Ce qui doit être la raison pour laquelle le disque se termine sur un bonus caché, sans titre, au son trash-garage venu tout droit du fin fond de la cuisine ou de la salle de bain, sonorité à laquelle les Wampas ne nous avaient guère habitués jusque-là. Un avant-goût du prochain album ? Voilà qui serait intéressant, même si je n'y crois pas trop.

Elvis PRESLEY : Rock'n'roll (LP, His Master's Voice)

C'est moins la chronique d'un album archi connu que je vais tenir que celle de l'objet lui-même. Quelques mots néanmoins à propos de ce disque séminale. Il s'agit du premier album d'Elvis Presley concocté par RCA peu après que le label eut signé l'artiste, en provenance de chez Sun. Sur le label de Memphis, Elvis Presley, en 1954 et 1955, n'avait sorti que cinq singles, Sam Phillips, à l'époque, n'avait pas les reins assez solides pour sortir des albums. C'est d'ailleurs ce qui l'avait poussé à revendre le contrat d'Elvis Presley à la major RCA pour 35 000 dollars, une belle somme pour l'époque, afin de pouvoir mieux s'occuper de ses autres artistes. De fait, dans les années qui vont suivre, des gens comme Carl Perkins, Jerry Lee Lewis ou Johnny Cash pourront bénéficier d'une vraie promotion médiatique. En sortant notamment des albums, en plus des singles. La teneur de ce contrat prévoyait en outre que RCA achetait certes les dix titres parus en single sur Sun mais aussi et surtout les nombreux inédits enregistrés par Elvis Presley durant ses différentes sessions, ce qui aura son importance plus tard. Le contrat est signé le 21 novembre 1955 et Elvis Presley enregistre ses premiers titres pour RCA, à Nashville, le 10 janvier 1956. Le 27 janvier paraît son premier single sur son nouveau label, "Heartbreak hotel", qui atteint la première place du "Billboard" le 28 avril suivant, décrochant au passage un disque d'or et se vendant à deux millions d'exemplaires. Avec les revenus de ce seul disque, qui propulse Elvis Presley au firmament du music-business américain, à défaut du rock'n'roll, genre qu'il abandonnera dès son retour de l'armée en 1960, le chanteur achète sa maison de Graceland en 1957. Entre-temps, RCA, qui veut rapidement faire feu de tout bois afin de rentabiliser son investissement, fait paraître le premier album de sa nouvelle signature, un album qui sort le 23 mars 1956, sous le simple titre "Elvis Presley". Tout le monde connaît la pochette de ce disque, montrant un Elvis Presley en pleine action, jouant de la guitare sur la scène du Fort Homer Hesterly Armory de Tampa, Floride, le 31 juillet 1955, photo entourée, sur deux côtés, par le nom d'Elvis Presley en majuscules d'imprimerie, le prénom en rose, le nom en vert. Une pochette devenue si iconique qu'elle sera plagiée à de multiples reprises, notamment par le Clash pour le double album "London calling" en 1979. Quand RCA décide de sortir l'album, Elvis Presley n'a encore enregistré que peu de titres pour son nouveau label, aussi décision est-elle prise de puiser également dans les enregistrements Sun. On se retrouve ainsi avec un album patchwork, cinq titres Sun, sept titres RCA. L'album atteint la première place du "Billboard" en mai et devient disque d'or avec un million d'exemplaires vendus. En novembre 1956, face au succès du disque, le label anglais His Master's Voice, filiale de RCA, décide de sortir l'album outre-Manche sous le titre "Rock'n'roll". Mais, comme ça se fait alors souvent, les Anglais opèrent de nombreux changements dans les chansons proposées, tout en conservant le mix Sun/RCA. Il n'y a désormais que quatre titres Sun, dont un seul apparaît sur l'édition américaine, "Tryin' to get to you", qui n'était pas paru en single sur le label de Memphis. En revanche, les trois autres étaient déjà sortis sur Sun, "I'm left, you're right, she's gone", "That's all right", la reprise d'Arthur "Big Boy" Crudup qui avait été son tout premier single, et "Mystery train", la reprise de Junior Parker. Parmi les huit titres RCA, six sont extraits de la version américaine, les deux autres étant inédits en format album. C'est la réédition de cette version anglaise qui nous occupe présentement. Une énième réédition me direz-vous, qui bénéficie du regain d'intérêt des majors et du grand public pour le vinyle ajoutez-vous, qui ne présente dès lors guère d'intérêt pour ceux qui ont déjà le disque assénez-vous enfin pour clore le débat. Ce à quoi je répondrais que vous avez raison. Sauf que... Sauf que l'industrie musicale, dans sa recherche permanente de nouveauté pour vendre toujours plus de disques, vient d'inventer un nouveau

concept, le vinyle "liquid filled". Les anglophones auront vite compris de quoi il s'agit, tout simplement de remplir un disque avec du liquide, rien que ça. Ne me demandez pas de vous en expliquer la technique, je ne suis pas ingénieur, ni en plastique ni en fluides, toujours est-il que de vrais ingénieurs (avec des diplômes ramassés à bac + 25) ont réussi à rendre les disques vinyles semblables, en quelque sorte, aux lampes lava des années 70. En gros, j'imagine que le principe est le même que pour les picture-disc, simplement, au lieu d'inclure une image entre deux tranches de vinyle, on y introduit du liquide. Ceci étant, comme il faut bien que ce liquide puisse remplir une cavité, celle-ci est formée par un vide laissé entre deux épaisseurs standard de vinyl 180 grammes. Du coup, on se retrouve avec un disque très lourd, le poids de deux vinyles, et très épais à cause du vide entre ces deux vinyles. Si vous voulez le casser - entre nous, quelle drôle d'idée - il faudra sûrement passer par le broyeur de voiture ou le camion-poubelle. Pour que l'effet soit maximal, le liquide inséré dans ce vinyle est de consistance huileuse, d'où ma comparaison avec les lampes lava, ce qui lui permet d'être perpétuellement en mouvement, le liquide n'occupant que la moitié de l'espace, en formant lentement des arabesques quand le disque tourne sur le plateau ou quand, plus simplement, on l'agite en le sortant de sa pochette. Alors c'est vrai, ça ne sert strictement à rien, mais c'est joli, on ne peut pas le nier. Et le son est excellent puisque, de fait, le disque est gravé dans l'épaisseur d'un vinyle 180 grammes là où un picture-disc présente une épaisseur de plastique plus fine, d'où, souvent, une perte de dynamique. Au moment d'envisager d'inclure un disque d'Elvis Presley, un peu obligé vu l'aura du bonhomme, au catalogue de ce nouveau format, les directeurs de cette collection ont d'abord fait paraître un album de 1961, "Something for everybody", avec du liquide rose. Mais il faut bien admettre que piocher dans la discographie sixties d'Elvis n'était quand même pas le choix le plus judicieux. Ils viennent donc de se rattraper en rééditant ce premier album séminale, avec un liquide vert, pressé à cinq cents exemplaires numérotés, il n'y en aura pas pour tout le monde.

Johan ASHERTON : On with the flow (CD, Smap Records)

Un nouvel album de Johan Asherton est toujours une heureuse surprise, tant la carrure musicale du bonhomme lui permet d'imposer sa fausse nonchalance dès qu'il empoigne une guitare, ce qui lui arrive quotidiennement, surtout quand il s'agit de laisser une trace sonore de ses apparitions, impromptues ou non, devant un micro, ou plutôt deux quand il grattouille la version acoustique de son instrument préféré, ce qui est le cas sur la plupart des titres de ce disque. Un disque à vocation archiviste puisque capté entre 1993 et 2024 par Olivier Tricart, dit "Papy Bam", architecte et maître d'œuvre d'une émission radiophonique, "Bam Balam", diffusée tous les dimanches de 19h à 20h30 sur les ondes de la radio lilloise RCV99.FM. Publicité entièrement gracieuse pour une radio locale associative qui ne fonctionne quasiment qu'avec des bénévoles depuis 1981, ce qui n'est pas sans rapport avec la radio qui héberge ma modeste émission, Triage FM. Entre gens de bonne compagnie, serrons-nous les coudes, surtout que les jours s'annoncent sombres pour ce type de radio, dont un gouvernement quelconque finira bien par couper les vivres, réduisant encore un peu plus la diversité médiatique dans un pays où la communication, au sens le plus large du terme, est essentiellement aux mains des pontes du grand capital, pas les plus enfiévrés à accepter le pluralisme intellectuel. Dans son émission, Olivier Tricart, en plus de passer des disques, n'hésite pas à inviter quelques artistes qu'il apprécie particulièrement et, parmi ceux-ci, Johan Asherton n'est pas le dernier à répondre présent. En conséquence, Papy Bam s'est vite retrouvé en possession de bandes hautement recommandables qui servent de support à cet album. En effet, quatorze des seize morceaux de ce disque ont été enregistrés dans les studios de RCV99.FM, les deux restantes, "Abandoned love", une reprise de Bob Dylan, et "Stories of the street", une reprise de Leonard Cohen, l'ont été lors de concerts donnés par Johan Asherton dans la région nord. Et puisqu'on parle de reprises, notons qu'on en trouve d'autres au programme, l'exercice étant assez apprécié par Johan, qui avait d'ailleurs sorti un disque entier de covers, "High Lonesomes", en 2010. Outre celles déjà citées, on se retrouve ainsi à picorer dans le répertoire de Gene Clark, d'Elvis Presley ("Little sister", l'un des rares trucs écoutables du King dans les années 60) ou de Kevin Ayers, sans compter un traditionnel folk des Appalaches, "Fair and tender ladies", dont les premières traces officielles remontent au début du XXe siècle, ce qui tendrait à prouver que la chanson date de bien avant, chanson que Gene Clark avait lui aussi enregistrée, avec Carla Olson, en 1987. Comme Johan Asherton le souligne lui-même dans ses notes de pochette, il fut

invité dans l'émission de Papy Bam pratiquement à chaque sortie d'un de ses albums, à commencer par le premier d'entre eux, "God's clown", en 1988, jusqu'au plus récent, "Matinee idols", en 2024, avec une prestation acoustique, seul ou en petit comité, à chaque fois. Ce sont donc des extraits de certaines de ces émissions qui paraissent aujourd'hui, ondulant entre inédits et, dans la plupart des cas, versions différentes de chansons extraites de certains de ces albums, "God's clown", même si les trois titres concernés ont été enregistrés en 2017 à l'occasion de la réédition de ce disque, "The night forlorn", "Under the weather", "High Lonesomes", "The house of many doors" et "Matinee idols". Compte tenu des conditions d'enregistrement, en direct dans un studio radio et, évidemment, en une seule prise, on a là des versions plus brutes et plus rèches que celles des disques, bien que Johan n'ait jamais vraiment été adepte de sonorités trop élaborées et tarabiscotées - même son album électronique instrumental, "Machines médiévales", en 2022, a été enregistré sur du matériel vintage datant des années 80, c'est dire si le tout digital n'est pas spécialement sa canette de boisson énergisante. Un nouvel album de Johan Asherton concocté avec de "vieilles" bandes, réactualisation musicale de l'adage "c'est dans les vieux pots etc". En témoigne le poste de TSF ornant la pochette, conçue elle aussi façon années 30. Avec Johan Asherton, on se passe aisément des turpitudes swiftiennes ou nakamuresques qui masquent, mal, l'inanité musicale actuelle.

DEAD BOLLOX : Brakmar (CD autoproduit)

Originaires de Pau, Dead Bollox, du moins vus depuis nos latitudes, se font aussi discrets que les ours dans les Pyrénées voisines. Personnellement, je ne les ai découverts que récemment, malgré leurs trente ans d'activité et bien qu'ils bénéficient de la reconnaissance de leurs pairs au niveau international si l'on en juge par la liste impressionnante de leurs premières parties. Avec six albums et un brelan de singles et EP dans la besace, on ne peut pas dire qu'ils aient non plus perdu leur temps en studio. Mettons que nous ne naviguions pas tout à fait dans le même espace-temps toutes ces années. Bref, "Brakmar" est leur sixième album, la chanson éponyme étant d'ailleurs leur morceau signature puisqu'on le trouvait déjà sur leur première galette, "Psychotic trash rock'n'roll", dans une version différente évidemment. Dead Bollox embrasse, et embrasse, un psychobilly qui touche aussi au punk, au trash et au heavy rock'n'roll selon les occurrences, sans compter une imagerie horrifique du meilleur goût, entre Mad Sin et Banane Metalik pour situer le groupe sur la carte psycho mondiale. Comme en témoigne aussi leur reprise de "These boots are made for walking", la meilleure chanson qu'a jamais enregistré Nancy Sinatra. Ici bidouillée de manière fort convaincante avec une contrebasse tourbillonnante, une guitare crépitante et un chant de goule un tantinet énervée. La spécialité discographique de Dead Bollox est de faire des disques ramassés et concis, pas le genre à délayer le potage et encore moins l'anisette. "Brakmar" ne comprend que huit morceaux pour à peine plus de vingt minutes, autant dire que la qualité prend le pas sur la quantité. De toute façon, les mandales, quand on s'en prend quelques-unes bien placées et bien appuyées, mieux vaut ne pas trop faire durer le plaisir, quitte à y revenir plus souvent. Il faut quand même récupérer un peu entre-temps. Avec Dead Bollox, c'est court mais c'est bon, c'est l'essentiel.

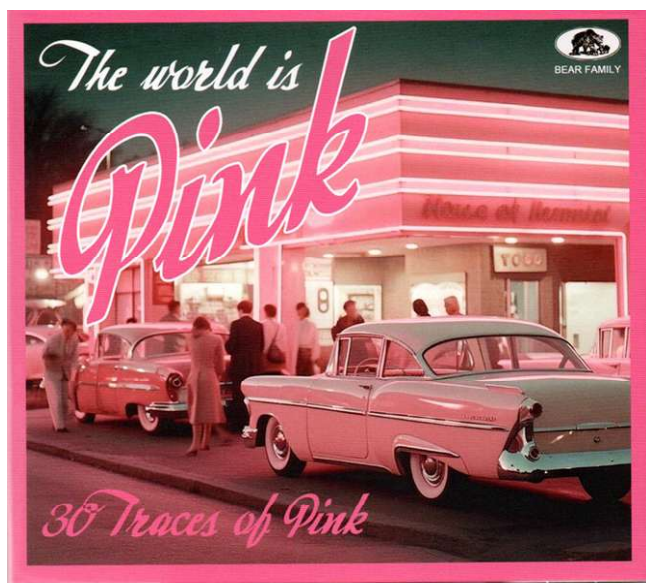
The WOLD IS PINK (CD, Bear Family Records)

Pour commencer, force m'est d'avouer que le rose n'est pas vraiment ma couleur favorite, c'est un euphémisme, mais je me dois aussi de confesser que cette compilation a néanmoins égayé l'heure passée à l'écouter. Dans un monde de plus en plus noir - l'une de mes couleurs préférées pour le coup - c'est sûr que faire preuve d'optimisme en célébrant, en musique, une teinte qu'on retrouve plus souvent dans un paquet de bonbons que sur les champs de bataille, ça change les idées. Un mot d'abord sur le plumage puisque le design de ce disque propose quelques belles photos, dont Marilyn Monroe et Rita Hayworth en majesté, la première dans un ensemble lilas limite transparent, la seconde dans une Cadillac rosâtre des sièges à la carrosserie. Début 1955, avec ses premiers cachets d'importance, Elvis Presley lui-même n'avait-il pas acheté une Cadillac Fleetwood rose, remplacée quelques mois plus tard, après que la première eut brûlé sur la route quelque part au fin fond de l'Arkansas, par une autre Fleetwood, bleue à l'origine, qu'il fit aussitôt repeindre par un de ses voisins qui concocte pour l'occasion une teinte maison qu'il baptise "Elvis rose". Pour ceux que ça intéresse et qui ne craignent pas les emmerdes à l'immigration imposées par Trump à tous ceux qui souhaitent entrer aux États-Unis, ne serait-ce que comme simples

touristes, cette voiture est toujours exposée au musée de Graceland, à Memphis. Bref, le rose et le rock'n'roll, contre toute attente, ont toujours fait bon ménage. Voilà pourquoi Bear Family a décidé d'exhumer une trentaine de chansons déclinant un coloris carné finalement plutôt sensuel. Certes, Elvis Presley n'y figure pas, pas plus que Louis Armstrong avec sa reprise de la chanson d'Édith Piaf "La vie en rose", question de droits certainement, mais cette sélection offre néanmoins un large éventail de styles. On y trouve forcément des trucs un peu variétés, mais variétés à l'américaine, donc largement teintées de jazz ou d'exotisme et suffisamment rythmées pour qu'on s'y retrouve plus ou moins. Ann Corio, Mitchell Torok, Dodie Stevens (12 ans quand elle enregistre "Pink shoe laces"), Georgia Gibbs, Billy Mure and the Islanders (et leur inénarrable "Pink Hawaii"), Johnny Desmond, Vicki Young, autant de noms qui m'étaient inconnus et que l'on peut découvrir dans la première moitié de cette compilation. Tout n'est pas inoubliable mais reste quand même acceptable à petite dose. Au milieu de ce florilège émerge évidemment le très lacrymal Johnnie Ray, capable, paraît-il, de véritablement pleurer sur scène en interprétant ses ballades, dont "Pink sweater angel", de 1957, sur lequel il est accompagné par l'orchestre de Ray Conniff, se révèle un poil plus enlevé que son répertoire habituel. Les autres titres de cette compilation abordent des styles beaucoup plus recommandables, rhythm'n'blues (Tyrones, Tads, le saxophoniste Earl Bostic, Rusty Bryant et son Carolyn Club Band), jazz (le saxophoniste Vido Musso, le jovial Lionel Hampton), country (O.C. Holt, Tennessee Ernie Ford, Hal Willis). Mais le plus intéressant reste la faction rock'n'roll, représentée par quelques pointures comme Carl Perkins ("Pink pedal pushers", période Sun), Eddie Cochran ("Pink peg slacks"), Al Casey ("The pink panther", également interprété par les Tads, voir plus haut), Jerry Lee Lewis (qui reprend "Pink pedal pushers" de Carl Perkins un an après son auteur), Sonny Fischer ("Pink and black"), Gene Vincent ("Pink Thunderbird"), mais aussi de plus obscurs musiciens comme Sammy Masters, Larry Dodd, Merle Matts II, Jerry Dove, Wally Willette ("Pink elephants" vantant les mérites de l'alcoolisme, trop fort), Gene Rambo, Rusty Draper. Une compilation très hétéroclite comme on le voit, mais qui, du coup, évite la monotonie. D'ailleurs le seul fil conducteur de tout ça c'est de ne proposer que des chansons contenant le mot "pink" dans leur titre. Un argument qui en vaut bien d'autres. Deux autres gimmicks reviennent souvent dans ces titres, "Pink champagne", une chanson de Joe Liggins reprise pas moins de trois fois dans cette sélection, par les Tyrones, Lionel Hampton et Rusty Bryant - ou le taylorisme appliqué à la musique - et "Pink Cadillac" - syndrome Elvis Presley ? - dont le thème revient quatre fois, par Hal Willis, Sammy Masters, Larry Dowd et Rusty Draper, avec trois chansons différentes, Rusty Draper reprenant le morceau écrit par Sammy Masters. Bon, le rose n'est toujours pas devenu ma couleur préférée après écoute de ce disque, mais on va dire qu'il m'est juste un poil plus familier qu'avant, pas si mal.

James BROWN : Rocks (CD, Bear Family Records - www.bear-family.com)

Avant que James Brown devienne un titan de la musique funk, un style qui ne m'a jamais vraiment branché, et qu'il tyrannise ses musiciens avec ses caprices de diva, dont je n'ai évidemment jamais eu à souffrir, James Brown, comme tout artiste noir au début des années 50, a fait sa perruque avec le rhythm'n'blues. Né en 1933 en Caroline du Sud, il est considéré comme mort-né à peine sorti du ventre de sa mère avant qu'une de ses tantes parvienne à le réanimer in extremis. Comme début dans la vie, on a connu plus serein. Peu après sa naissance, sa famille s'installe à Augusta, Géorgie, pour voir la mère quitter le domicile conjugal avec un autre homme. Le petit James est alors confié à une autre de ses tantes, qui dirige un bordel, il était dit que l'enfance de James serait chaotique. D'ailleurs, en même temps qu'il découvre les petits boulots, ramasseur de coton ou cireur de chaussures, pour aider sa famille adoptive, et la danse pour son plaisir personnel (encore enfant il se produit dans les salles de danse de la région), il tombe aussi dans la délinquance, ce qui lui vaut, à l'âge de quinze ans, d'être envoyé en prison pour attaque à main armée. Décidément, petit James semble accumuler les pépins. En taule, il forme un groupe de gospel avec d'autres détenus. Il est libéré en 1952 avec obligation de ne pas retourner à Augusta. En prison, il avait rencontré le chanteur Bobby Byrd qui prend le jeune James Brown sous son aile. Ensemble, ils forment un autre groupe de gospel, les 3 Swanees. Se produisant souvent à Macon, Géorgie, ils rencontrent notamment Little Richard et les 5 Royales, un groupe de doo-wop. James Brown et Bobby Byrd décident alors de se tourner vers le rhythm'n'blues et changent le nom de leur groupe qui devient les Flames, avant de changer à nouveau, sur les conseils de Little Richard, pour devenir les Famous Flames. Ces Famous Flames, au prix d'innombrables changements de personnel, vont rester le groupe de James Brown jusqu'à sa mort en 2006. Au sein du groupe, Bobby Byrd va surtout se concentrer sur le piano, laissant James Brown seul chanteur principal, ce qui explique pourquoi, quand le groupe est signé par le label King, basé à Cincinnati, Ohio, en 1956, les disques paraissent sous le nom de James Brown with the Famous Flames. Des disques qui ne paraissent pas sur la maison-mère King mais sur la filiale Federal, ce qui ne change rien en matière de promotion. À l'époque, une loi interdisant aux radios de diffuser plusieurs disques d'un même label sur une même plage horaire, les maisons de disques décident tout simplement de créer une ou plusieurs filiales pour contourner ce petit désagrément. Ainsi, sur une même plage horaire, une radio peut très bien diffuser un disque King et un disque Federal alors qu'elle ne pourrait pas diffuser deux disques King ou deux disques Federal. C'est l'une des nombreuses hypocrisies sur lesquelles se fonde la société américaine. Ce n'est qu'en 1960 que James Brown voit finalement ses disques sortir sur King. Le premier single de James Brown est "Please, please, please" qui devient un succès, sixième des classements rhythm'n'blues et un million d'exemplaires vendus. La machine James Brown est lancée, elle ne s'arrêtera qu'à sa mort, avec de nombreux autres succès à la clé, qu'il serait trop fastidieux d'énumérer ici. Bear Family ne s'y est pas trompé puisque si cette compilation, pour justifier son inclusion dans la série "Rocks", se concentre sur les dix premières années de carrière de James Brown, de 1956 à 1965, elle omet sciemment les succès nationaux et internationaux (à l'exception de "I got you (I feel good)" de 1964 et "Papa's got a brand new bag" de 1965) pour aligner une trentaine de chansons beaucoup moins connues, tous ces titres ayant pour point commun de s'inscrire dans une veine rhythm'n'blues énergique, d'où son intérêt. Derrière James Brown, les Famous Flames, et leur conséquente section de cuivres, sont au meilleur de leur forme malgré les incessants changements de personnel, une même formation n'apparaissant jamais sur plus de deux séances d'enregistrement, ce qui reste même très exceptionnel, le caractère tyrannique de James Brown n'y étant certainement pas pour rien. Bobby Byrd lui-même disparaît des crédits à l'été 1962. Parmi les musiciens connaissant une certaine renommée, passée ou future, on peut noter le batteur Panama Francis (qui avait joué avec Tab Smith, Roy Eldridge, Lucky Millinder ou Cab Calloway), le guitariste Kenny Burrell (Dizzy Gillespie, John Coltrane, Chet Baker), le saxophoniste Clifford Scott (Amos Milburn, Lionel Hampton, Roy Brown, Ray Charles), et surtout le saxophoniste Maceo Parker, qui arrive dans le groupe en 1964, avec son frère Melvin, batteur, et qui va accompagner James Brown pendant les vingt-cinq années suivantes. Mais lui aussi, usé par un quart de siècle d'autoritarisme, finira par quitter James Brown pour se lancer dans une carrière solo, accompagné, selon les cas, par les JB's Horns ou Funkadelic, ou pour diriger les sections de cuivres de George Clinton ou Bootsy Collins. Parmi les trente titres de cette compilation, on trouve une petite curiosité, l'instrumental "Choo-choo", une composition de



James Brown en 1962 sur laquelle ce dernier, puisqu'il ne chante pas, joue de l'orgue. Ce morceau était paru en face B du single "Prisoner of love", non repris ici puisque, avec sa sixième place rythm'n'blues et sa dix-huitième pop, ça avait été un succès. Une belle compilation pour se souvenir que, avant de devenir l'un des pionniers du funk, James Brown avait eu une carrière beaucoup plus alléchante. Quant à son caractère de cochon, ce qui est bien c'est que, sur disque, il n'y paraît rien, ça vaut mieux.

ROCK-A-BALLADS - FLIPSIDE DREAMS AND LOVING SCHEMES Vol. 2 (CD, Bear Family Records)

Ne vous laissez pas abuser par le titre de cette compilation. Certes, si on est dans le domaine des titres émotionnels et un tantinet nonchalants, on n'est quand même pas dans la pure ballade sirupeuse et larmoyante farcie de violons et de tremolos lacrymaux, c'est là le point décisif. Si les morceaux peuvent être lents, la plupart sont plutôt mid-tempo, donc un chouia plus énergiques que la moyenne du slow pâteux et gluant (du genre de ce qu'on trouvait sur le premier volume, beaucoup moins excitant que celui-ci, même si plus éthique compte tenu du thème). Ce n'est pas pour rien qu'on retrouve ici des gens comme Charlie Feathers, Gene Vincent, les Everly Brothers, Jerry Lee Lewis, Roy Orbison, Carl Perkins ou Warren Smith. Tous, dans les années 50 ou le début des années 60, étaient encore dans leur période rock'n'roll - les contributions des quatre derniers cités datent de leur période Sun par exemple - et quand ils faisaient dans le romantique, on entendait clairement quelques relents d'un cynisme jamais tout à fait passé à la trappe. Ainsi, quand Ritchie Valens susurre "Donna" à l'oreille de sa petite amie de l'époque, Jerry Reed préfère le côté gigolo d'un ironique "Oh, lonely heart". Pareil pour le Phantom qui se fend d'un "Whisper your love", une face B qui tente d'atténuer la puissance sexuelle de son irréfragable "Love me", non présent ici, forcément. Et que dire de Jody Reynolds et de son "Fire of love" aux sous-entendus si explicites qu'il ne les dissimule même pas derrière quelque paravent de respectabilité. En 1959, quelques mois après la mort de son ami Buddy Holly, Niki Sullivan essaie d'en ressusciter les envolées aériennes (sans mauvais jeu de mot) dans un "Waitin'" qui fait la part belle à... une boîte à musique. Ne manque plus que le couple de mariés tournoyant à son sommet. Et que serait une play-list de ballades (appelons-les quand même ainsi, puisque c'est le titre du disque) sans l'inévitable morceau country. En l'occurrence, ici, c'est Leon McAuliffe qui est mis à l'honneur. En 1957, quand il enregistre "What's the use" pour Dot, le bonhomme est loin d'être un inconnu. Depuis 1936, il est membre des Texas Playboys de Bob Wills, groupe au sein duquel il joue de la pedal steel guitar, étant même l'un des premiers à électrifier cet instrument, lui donnant ainsi une sonorité liquide propre à vous tirer des larmes si vous n'y prenez garde, même si, ici, il ne semble pas avoir sorti son instrument de son étui. Cecil Campbell use du même artifice avec "For rising on the mountain", y ajoutant des couleurs hawaïennes nettement perceptibles et un écho sur la voix digne d'une virée alpestre. Brock Williams semble n'avoir sorti qu'un unique single durant sa très courte carrière, sur le label californien Topa en 1958, ce qui est suffisant pour que la face B, "Touch of perfection", avec sa guitare rockabilly prégnante et envahissante, trouve sa place sur cette sélection. En 1964, les Neutrons apportent une touche hantée et fantomatique à leur "Sorrow at sunset", nous rappelant que le coucher de soleil peut parfois dissimuler des romances pas toujours idylliques. Ainsi, cette compilation, même si elle est censée vous rendre réceptif à la rêverie et à l'amour, cache parfois bien son jeu. On n'y trouve certes pas de frénésie sexuelle débridée, pas de risque de crise cardiaque faute d'un tempo beaucoup trop rapide, pas de quoi vous faire perdre quelques litres de sueur, mais pas non plus de quoi vous faire bailler d'ennui, vous faire stopper l'écoute au bout de deux morceaux ni vous demander comment on peut faire passer de la vulgaire variété pour un ersatz de rock'n'roll. Cette compilation est suffisamment réjouissante pour vous chatouiller l'oreille, et même, pourquoi pas, vous rendre d'humeur assez badine pour vous donner une sévère envie de sieste crapuleuse. Ce que n'importe quel Frank Sinatra ou un quelconque Michael Bublé de bas étage ne parviendra jamais à vous inspirer. Elle prouve en tout cas que le rock'n'roll peut parfaitement se faire sensuel quand il le faut. Seul petit bémol, aucune chanteuse n'y est répertoriée, il n'y a là que de la voix mâle, même si tous tentent d'adoucir leurs intonations. Les seules demoiselles présentes sont les trois (fausses) ingénues en couverture du livret, dont on devine aisément les pensées rien qu'à leurs regards, comment dire, gourmands. Remarquez, le volume 1 n'était guère plus paritaire puisqu'on n'y trouvait que la seule Patsy Cline pour tenter de faire baisser le pourcentage de chromosomes Y. Un peu chiche.

THAT'LL FLAT... GIT IT ! Vol. 53 - ROCKABILLY & ROCK'N'ROLL FROM THE VAULTS OF CHALLENGE & JACKPOT RECORDS (CD, Bear Family Records)

Près d'un an après un précédent volume consacré au label Challenge et sa filiale Jackpot, Bear Family poursuit son exploration de ce double catalogue. Pour en savoir plus sur la genèse du label, reportez-vous à la chronique du volume 51 dans le numéro 153 de mon estimable feuille de chou. Cette nouvelle sélection, en trente titres, propose de nouveaux morceaux de nombreux artistes déjà présents sur le précédent volet. À commencer par la future vedette country Wynn Stewart avec une version alternative de "Come on", dont la version officielle figurait sur le précédent. Et bien sûr la galaxie Champs, le groupe ayant connu le plus de succès sur Challenge à cette époque, des Champs dont on découvre deux nouveaux titres - dont "Go Champ, go" en 1958 qui donnera son titre au premier album du groupe sans pourtant paraître en single - tandis que plusieurs des musiciens du combo, en solo, sont mis à l'honneur par ailleurs, Dave Burgess, le leader du groupe, qu'on retrouve aussi régulièrement dans les crédits de plusieurs chansons de cette anthologie en tant qu'auteur-compositeur, Huelyn Duvall, Dean Beard et Danny Flores, mais pas sous son nom, avec le pseudonyme sous lequel il avait écrit "Tequila", le standard des Champs, ou Chuck Rio qui, en 1958, avait fait paraître "Denise", un morceau naviguant entre Little Richard et Larry Williams. Autres noms qu'on trouvait déjà sur la précédente sélection, les Four Teens, Kimball Coburn, Kip Tyler, the Kuf-Linx, Al Downing, Prentice Moreland. Parmi les bonnes surprises de cette nouvelle fournée, on notera un titre des Rangers, "Mogul monster", paru en 1964. Ce groupe a alors déjà une longue histoire, démarrée en 1959 sous le nom des Renegades. En 1963, quand le groupe rencontre le producteur Kim Fowley, celui-ci leur demande de changer de nom. En effet, en 1959, il avait lui-même produit un single instrumental, "Geronimo", pour un groupe qui s'appelait lui aussi les Renegades (avec plusieurs musiciens qu'on retrouvera plus tard dans la constellation Beach Boys). Kim Fowley produit donc "Mogul monster", un instrumental plutôt brûlant. Quant au mystère entourant un certain Jimmy Gordon, auteur de "Buzzzzzz", un single de 1963, il n'est toujours pas officiellement résolu. De nombreux musiciens officiant sur la côte ouest à l'époque portant ce nom de Jim Gordon - un patronyme très courant chez les anglo-saxons - il est bien difficile de savoir de qui il s'agit vraiment. Même si l'hypothèse la plus vraisemblable reste celle d'un bassiste de studio qui a souvent travaillé avec Dave Burgess. Le fait que "Buzzzzzz" soit co-signé par Dave Burgess et Jim Gordon tendant effectivement à accréditer cette thèse. Il n'en reste pas moins que "Buzzzzzz", avec sa guitare fuzz, est foutrement énergique. Et puis tiens, pour finir, signalons aussi "My Roberta", un titre officiellement crédité à Dean Beard, mais en fait enregistré par les Champs puisque, à l'époque, en 1958, Dean Beard était le pianiste du groupe. "My Roberta" est écrit par Dean Beard et Slim Willet, le patron d'un label de disques basé à Abilene, Texas, Edmoral. "My Roberta" ressemble fortement à un détournement d'"All shook up", une chanson écrite par Otis Blackwell pour Elvis Presley l'année précédente, chanson que personne ne pouvait ne pas connaître en 1958 puisqu'elle était restée la bagatelle de neuf semaines en tête du classement du "Billboard" en avril et mai 1957. C'est peut-être à cause de cette ressemblance que Challenge décide, à l'époque, de ne pas sortir "My Roberta", ne souhaitant probablement pas se retrouver avec une accusation de plagiat sur le dos. "My Roberta" est l'un des nombreux morceaux restés longtemps inédits présents sur ce volume, dix au total, un tiers de la sélection.

Big John GREER : Rocks (CD, Bear Family Records)

Big John Greer s'inscrit dans la longue tradition des artistes rythm'n'blues en léger surpoids. Je prends des gants, je ne voudrais pas que son fantôme développe un syndrome Obélix et vienne me torgnoler si je le traite de gros. Mais commençons par le commencement, remontons à l'époque où Big John Greer n'était encore qu'un (beau, j'imagine) bébé. John Marshall Greer est né le 21 novembre 1923 à Hot Springs, Arkansas. Dans cette ville, deux ans plus tôt, était né le futur trompettiste Henry Glover. Forcément, dans un patelin qui ne comptait, à l'époque, qu'à peine plus de dix mille habitants, il était fatal que les deux gamins deviennent amis dès leur plus jeune âge. Ils suivront d'ailleurs une scolarité quasi parallèle puisqu'ils se retrouveront tous deux étudiants dans la même université agricole et mécanique de Normal, Alabama. En 1945, Henry Glover intègre l'orchestre de Lucky Millinder et, en 1948, quand le chanteur et saxophoniste Bull Moose Jackson quitte cet orchestre, le trompettiste suggère aussitôt à son patron d'engager son ami Big John (un surnom qui lui a été donné très tôt on s'en doute) Greer pour le remplacer. Jusqu'en 1950, Big John Greer apparaît donc sur tous

les disques enregistrés par Lucky Millinder pour RCA. Quand le chef d'orchestre décide de changer de crémerie pour signer avec King, Big John Greer, lui, préfère rester chez RCA. Il va alors accompagner d'autres artistes du label, comme Wynonie Harris et Bull Moose Jackson, et se lancer dans sa propre carrière solo. Il connaît son premier succès en 1951 avec "Got you on my mind". Big John Greer quitte pourtant RCA en 1953 pour signer avec Groove Records, un choix surprenant qui lui vaut d'ailleurs de connaître nettement moins de succès. À part, en août 1954, quand il sort un disque de Noël (étrange timing), "We wanna see Santa Claus do the mambo". En 1956, il signe à son tour avec King mais sa chance est passée. En 1957, ayant développé un alcoolisme très prononcé, il abandonne la musique et retourne dans sa ville natale de Hot Springs où il meurt le 12 mai 1972 à l'âge de 48 ans. Un beau gâchis, mais un schéma récurrent pour bon nombre de musiciens qui ne savent pas gérer un succès un peu trop soudain et qui se condamnent ainsi à rester à la marge du damier social que reste, malgré tout ce que peut en dire un mouvement hypocrite comme "Black lives matter", la scène musicale américaine. En trente titres, cette compilation parcourt donc la courte carrière de Big John Greer. Comme tous les "enveloppés", le rhythm'n'blues du chanteur et saxophoniste est à la fois énergique et bonhomme, quelque part entre Louis Jordan et Big Joe Turner. À ce titre, il peut effectivement être considéré comme l'un des précurseurs du rock'n'roll, d'où son inclusion dans cette collection spécifique du label Bear Family. La musique de Big John Greer est plus qu'agréable à écouter, respirant la décontraction et la bonne humeur. Logique pour quelqu'un qui se présentait probablement, comme ses homologues noirs, comme un "entertainer" et certainement pas comme un rocker, un terme qui sera longtemps réservé aux musiciens blancs. La compilation débute avec un enregistrement de 1948, avant qu'il intègre l'orchestre de Lucky Millinder, un titre, "Wineola", paru sur le label du producteur Bob Shad, Sittin' in with. Viennent ensuite dix-sept titres parus sur RCA, dont quatre avec l'orchestre de Lucky Millinder, ce qui permet d'y entendre le guitariste Al Casey ou le batteur Art Blakey. Parmi ces titres, on note, en 1952, un ironique "I'm the fat man" de sa propre composition, qui n'a donc rien à voir avec "The fat man" de Fats Domino paru trois ans plus tôt, même si le thème, évidemment, est similaire. Les gros, en musique, surtout dans le rhythm'n'blues, ont toujours eu tendance à pratiquer l'auto-dérision, Big John Greer n'échappe donc pas à son destin. La période Groove est documentée grâce à sept morceaux. Les musiciens qui l'accompagnent ne sont plus les mêmes que sur RCA, bien que, curieusement, il enregistre toujours dans les studios RCA de New York. Sur ces faces Groove, on peut ainsi entendre, sous la direction de Leroy Kirkland, le guitariste Mickey Baker, les saxophonistes Sam "The man" Taylor ou Budd Johnson, le batteur Panama Francis, sacré who's who. Toujours pour le côté ironique, notons l'enregistrement, en août 1955, d'une chanson de Leroy Kirkland, "Come back Maybelline", une réponse au "Maybellene" de Chuck Berry paru le mois précédent. Le single de Chuck Berry, en août, connaît déjà un succès frémissant qui culminera avec une première place dans les charts rhythm'n'blues et une cinquième dans les classements pop. Nul doute que Leroy Kirkland et Big John Greer espéraient surfer sur ce succès, ce ne fut hélas pas le cas. Dans sa chanson, Chuck Berry racontait sa course-poursuite automobile pour récupérer sa petite amie, Maybellene, partie avec un autre. Big John Greer, de son côté, enfonce le clou en implorant sa Maybelline de revenir. C'est bien connu, les histoires d'amour finissent mal en général. Pour ce qui est de la période King, la plus courte des trois, elle n'est représentée que par quatre titres, tous probablement produits par Henry Glover, bouclant ainsi la boucle de l'amitié liant les deux hommes depuis toujours, ou presque. D'autant que, si John Greer compose trois de ces quatre morceaux, il le fait, pour l'un d'eux, avec Henry Glover, ce dernier signant seul le quatrième. Un morceau, enregistré en mai 1956, intitulé "Come back Uncle John" qui, comme "Come back Maybelline" l'année précédente, se veut également séquelle, cette fois-ci de "Long tall Sally" de Little Richard, le single de ce dernier étant paru deux mois plus tôt, un disque qui finira lui aussi premier des charts rhythm'n'blues et sixième des classements pop. À ce niveau de similitude, on ne peut évidemment plus parler de coïncidence, Henry Glover et King ont bel et bien refait le même coup que Leroy Kirkland et Groove. Chez les humoristes, on appelle ça du comique de répétition. Malheureusement, pour Big John Greer, ce disque n'aura pas plus de succès que sa première tentative dans le genre. Globalement, on retrouve les mêmes musiciens que sur les disques Groove, on n'est donc pas dépaycé. Reste enfin un dernier titre, "Honey, why", enregistré par raccroc en 1960 à Shreveport, Louisiane, et paru en single sur le label MOA, sous le nom de John Greer, sans mention de son surnom. On ne sait rien des musiciens qui l'accompagnent sur ce disque, le chanteur, probablement déjà

bien attaqué par son alcoolisme, n'ayant d'ailleurs plus tout à fait la même voix que sur ses enregistrements précédents, au point que d'aucuns se demandent s'il s'agit bien du même John Greer, certaines de ses biographies ou discographies omettant carrément ce disque. Autre fait troublant, au moment de la mort de Big John Greer, son avis de décès mentionne l'existence d'un frère du chanteur vivant alors à... Shreveport. Ce frère, douze ans plus tôt, aurait-il pu enregistrer ce disque en espérant surfer sur le succès passé de Big John ? Pas impossible.

The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Hot stuff 3 (CD, Ghost Highway Recordings/Chaputa ! Records)

Les suédois de Chuck Norris Experiment sont investis d'une mission des plus essentielles, répandre la bonne parole rock'n'roll partout dans le monde, voire même au-delà, on ne sait jamais. Après deux premiers volumes, "Hot stuff" en 2010 et "Hotter stuff" en 2018, et avec une régularité métronomique, un cycle de huit ans, le groupe vient de nous balancer une troisième décharge de titres rares. Encore que ce vocable de "titres rares" ressemble plus à un pléonasmisme qu'à un teaser si l'on se réfère au tirage très confidentiel de leurs disques en général, qui fait de ces objets des raretés de base. Cette compilation ne devrait pas changer grand-chose, son pressage restant confidentiel, deux cents exemplaires en vinyle rouge, pour les vrais collectionneurs. N'empêche, même si l'on possède déjà tous ces morceaux, ce qui est mon cas - bah oui, que voulez-vous, je suis fan hardcore de Chuck Norris Experiment, je ne vais pas me refaire maintenant - c'est toujours un plaisir de les réécouter sans avoir à picorer dans leur pléthorique discographie. Encore que, posséder tous ces morceaux, ce n'est pas tout à fait le cas, la sélection s'ouvrant sur un inédit, une reprise de "Stairway to the stars" de Blue Öyster Cult. Autre inédit, et autre reprise, "Problems" des Sex Pistols. Deux covers qui, à elles seules, justifient l'acquisition de l'objet. Et puisqu'on est au rayon reprises, restons-y vu qu'on en trouve quelques-unes au programme, "Electrify me" d'Electric Frankenstein, initialement parue en octobre 2025 sur un EP célébrant Halloween, "Hammersmith Palais" du groupe américano-finlandais Demolition 23 (avec deux ex Hanoi Rocks), extraite d'un tribute à ce groupe paru en 2023, "Walking on my grave" de Dead Moon, là aussi extraite d'un tribute au groupe américain paru en 2019, "The end of the great credibility race" des New Bomb Turks, extraite d'une cassette non commercialisée, disponible uniquement sur demande auprès du label italien Aua en 2022, ultra collector donc, "Tryin'" des Eagles (oui, le groupe somnolent des années 70 que nos suédois n'ont aucun mal à dynamiter pour leur insuffler un semblant de regain de tension), extraite de l'album "20" qui marquait les vingt ans de Chuck Norris Experiment en 2024, "In the doorway" des Misfits, avec, comme invité VIP, Jake Starr (Adam West, Delicious Fullness), extraite du EP "Bats !" - comme l'original "When shadows fall on your grave", également présent sur cette compilation - un hommage à Batman paru en 2023. Pour le reste, on ne trouve que des titres parus en singles ou EP au cours des huit dernières années, des objets toujours plus difficiles à dénicher que les albums, ce qui, concernant le Chuck Norris Experiment, reste une notion très relative, comme je l'évoquais au début de cette chronique. L'intérêt de ce genre de compilation, même à faible tirage, étant de donner une seconde chance à toute cette bimboloterie rock'n'roll à haut indice d'octane et à fort pouvoir énergisant. Si vous cherchez un vrai cadeau pour Noël 2024, réservez dès maintenant votre copie du futur "Hot stuff 4", plaisir d'offrir et joie de recevoir assurés. Même pour votre mamie centenaire, ça marche à tous les coups.

Charlie BROWN : Have you heard the gossip ? (LP, Bear Family Records)

Attention aux faux amis. Ce Charlie Brown n'a évidemment rien à voir avec le héros du comics "Peanuts", ce prénom et ce nom étant suffisamment répandus dans les pays anglo-saxons pour que l'entrée "Charlie Brown" soit pour le moins copieuse dans n'importe quel annuaire, téléphonique ou d'entreprise. Le Charlie Brown qui nous intéresse est un chanteur country né en 1913 à Putnam, un village paumé gravitant dans l'orbite d'Abilene, Texas, où les bovidés, longhorns de préférence, sont bigrement plus nombreux que les humains, encore plus si l'on considère qu'une bonne majorité des dits humains tient plus, intellectuellement, du bœuf que du sapiens. Mais je ne suis pas là pour débiter les américains, même électeurs MAGA, bien que ce soit très tentant. Charles Van Brown, son vrai nom, grandit dans la ferme familiale (le pays des vaches je vous dis) jusqu'à ce que son père se fasse descendre par un de ses voisins, sans raison apparente, sinon qu'on est au Texas, où le nombre

d'armes à feu doit faire jeu égal avec celui des têtes de bétail, et qu'il faut donc s'en servir de temps en temps si l'on ne veut pas qu'elles rouillent. Le petit Charlie n'a que trois ans au moment du drame et sa mère, qui comprend vite qu'êtré veuve pour élever cinq mômes est loin d'être une sinécure, se remariera deux fois, le deuxième mari mourant cinq ans après le premier. Le sort s'acharnant plus que de raison sur la famille puisque l'une des sœurs aînées de Charlie, Cecil, mourra à l'âge de douze ans. Des événements qui doivent vous marquer plus définitivement qu'un banal fer rouge. Après la Seconde Guerre Mondiale, Charlie Brown achète son propre ranch, le "Lazy V" (le "V" rappelant la particule de son nom, Van), à Cisco, dans les environs d'Abilene. Le nouveau propriétaire terrien ne quittera plus ce ranch puisqu'il y mourra en 1992, à l'âge de soixante dix-neuf ans. Comme beaucoup de cowboys et de ranchers à cette époque, Charlie Brown est bercé par la musique country et apprend à jouer de la guitare. Ce qui l'amène, en 1950, à l'âge de trente-sept ans, à se lancer dans une carrière musicale, son ranch semblant tourner suffisamment bien pour lui laisser assez de temps pour la musique. Il joue régulièrement dans les bars et les clubs du coin jusqu'à ce qu'il décide d'enregistrer des disques. Nous sommes en 1955 et Charlie Brown se rend à Dallas pour enregistrer deux chansons dans le studio de Jim Beck, "Mean, mean mama" et "My hungry heart". Pour les sortir, Charlie Brown crée un label de disques, Rose Records. Sur le single, les chansons sont créditées à Charlie Brown and his Lazy-V Hands. Quelques mois plus tard, il est de retour chez Jim Beck pour enregistrer deux nouveaux titres, "Have you heard the gossip" et "Don't put the blame on me" qui paraissent, toujours sur Rose Records, sous le nom de Charlie Brown and his Cisco Kids. À noter que ces quatre titres sont écrits par Charlie Brown lui-même. Ces deux disques ne sont probablement pressés qu'à quelques centaines d'exemplaires, dont peu se vendront, Charlie Brown donnant peu de concerts et uniquement dans les environs immédiats de Cisco. À sa mort, le nouveau propriétaire de son ranch retrouvera d'ailleurs de nombreux cartons de disques invendus. Ces deux singles, qui paraîtront tous deux à la fois en format 25cm 78t et 17cm 45t, resteront les seuls disques de Charlie Brown et, évidemment, les seuls disques à être parus sur Rose Records. Pas suffisant pour prétendre à l'obtention d'un quelconque titre de pionnier, même oublié, du rock'n'roll ou de la country. Charlie Brown propose une country énergique à la limite du rockabilly alors émergeant, avec une instrumentation pour le moins inhabituelle comprenant carrément trois guitares, avec une contrebasse et un piano sur les deux disques, plus une pedal steel sur le premier et une batterie sur le second. Ce sont ces deux disques qui servent d'ossature à cet album 25 cm. Pour compléter l'objet, le compilateur a ajouté des versions alternatives de "Don't put the blame on me" et "Have you heard the gossip", enregistrées en studio en même temps que les versions parues sur disque, ainsi que trois inédits, dont une reprise de "Milkcow blues boogie" de Kokomo Arnold, un grand classique country chez les fermiers texans, enregistrés chez Charlie Brown, celui-ci étant accompagné par Roy Thackerson, très jeune guitariste prodige qui joue également sur le second single. Le dernier morceau de ce disque est la reprise, par Roy Thackerson, de "Guitar boogie", l'instrumental signature du guitariste Arthur Smith, morceau enregistré en 2003 et initialement paru sur l'album de Thackerson "Pickin' north of the Red River".

The FLICKER : Darker (CD, Twenty Something - nineteensomething.fr)

Je me souviens encore de la joie étrange, il y a six ans, en 2020, à l'occasion de la sortie du premier album de the Flicker, "Your last day on earth", de la joie étrange, disais-je, de retrouver ce quintet de vieux briscards de la scène angevine qui, il y a une bonne trentaine d'années, au sein de Casbah Club ou des Noodles, nous enchantaient déjà de leur post-punk sombre et ténébreux. The Flicker sort donc son deuxième album, produit, comme le premier, par Camille Belin (Daria, LANE, lui non plus n'est plus un cabernet de l'année). Autant dire que tout ce petit monde s'entend comme fanfarons en goguette et n'hésite pas à pousser meubles, amples et potards pour donner de l'aisance à un punk-rock toujours empreint d'une mélancolie électrique qui leur va bien au teint (derrière les poils blancs au menton). Le disque est d'ailleurs ramassé et compact (sans mauvais jeu de mot relatif à son format) ce qui laisse peu d'espace aux divagations de remplissage. En effet, si le disque propose onze morceaux, il n'y a que huit véritables originaux, autant dire que les lascars avaient autre chose à faire que baguenauder au milieu des pâquerettes pop ou se perdre dans les méandres variétoche. Quand on est subordonné au punk, c'est pour toujours. Une rythmique implacable, des guitares incandescentes, des mélodies denses et

intenses, il n'en faut pas plus pour assurer de solides infrastructures à une construction parasismique par essence et par nature. D'autant que the Flicker a parfaitement compris, et depuis longtemps, que les temps sont redevenus dangereux et que l'ambiance générale n'est guère propice à la gaudriole, les textes étant ainsi à l'unisson de la musique avec des titres comme "Big bad world", "Last day on earth", clin d'œil évocateur au premier album, ou "Darker", le plus long de l'opus avec ses cinq minutes de pure puissance sonore. Ces huit titres, dont l'un, "Left in the afternoon", semble avoir été exhumé des cendres de Casbah Club, sont complétés par deux courts efforts, une introduction et une conclusion, en fait une reprise de "In heaven (everything is fine)", une chanson composée pour la bande originale d'"Eraserhead", le premier film de David Lynch en 1977, bel hommage au réalisateur disparu il y a un an, tout comme la pochette de ce disque d'ailleurs, avec son hibou juché sur une grenade qui n'est pas sans rappeler les volatiles qui apparaissent régulièrement dans la série "Twin Peaks". Et puis, un peu à part puisqu'arrivant en toute fin, après même l'outro que je viens d'évoquer, on trouve une autre reprise qui se penche sur une autre période troublée, la Seconde Guerre Mondiale, en l'occurrence "Good night Dresden" (référence à cette ville allemande presque entièrement détruite en février 1945 par les bombardements alliés), chanson du groupe punk français Extraballe, emmené par son charismatique chanteur Jean-Robert Jovenet, parue en 1979, un brûlot punk que the Flicker ressuscite avec la même énergie débridée, celle des bombardiers Lancaster anglais et B-17 américains (les fameuses forteresses volantes) comme celle d'Extraballe. Clairement, le temps ne paraît pas avoir de prise sur the Flicker. Et tant pis s'il faut attendre six ans entre chacun de leurs disques, ça nous laisse de quoi les savourer sans s'en rebuter.

HERESY : Ordinary decent life (CD, M&O Music)

Le thrash métal, on pourrait croire que ça se balance à l'emporte-pièce, avec les moyens du bord, et qu'on n'y réfléchit qu'après coup en constatant les dégâts et en comptant les victimes. Un peu facile, et surtout trop spécieux comme raisonnement. Le thrash métal, ça se travaille, ça se peaufine, ça se patine, ça se polit, ça se lustre, ça se développe, même si, au bout du bout, ça débaroule sans crier gare et sans trop s'occuper du paysage ni des passages piétons. Prenez Heresy. Voilà un groupe qui, depuis quinze ans, ne semble guère adepte du farniente qu'on a pourtant tendance à associer aux contrées méridionales, ce qui semblerait logique pour un groupe de Montpellier, non ? Eh bien non, justement. En quinze ans, si les gonzes n'en sont qu'à leur troisième album, c'est bien qu'il y rascasse sous sable fin, non ? Eh bien oui, justement. Si Heresy met toujours une demi-douzaine d'années avant de sortir un disque, c'est bien parce qu'ils sont loin de l'image de fêtards et de glandeurs qu'on associe aux kékés de la région. La simple écoute d'un disque d'Heresy est là pour confirmer le propos. Comme ce troisième opus. Déjà, le format vient nous mettre la pupuce au pavillon, neuf titres pour cinquante minutes, c'est sûr que ce n'est pas de la K-pop ni de la mélasse de pacotille. Il n'y rien là-dedans à moins de cinq minutes. Si vous vous souvenez des "bazars à 100 francs" qui fleurissaient sur les marchés de votre enfance, vous pouvez mettre un mouchoir par-dessus cette madeleine au moment d'aborder cet album. La musique d'Heresy ferait même plutôt dans le luxe. Le groupe se voudrait l'"Hermès" du thrash métal qu'on ne serait pas surpris. Mais du luxe abordable, faut pas déconner. Un disque, ça ne vaudra jamais aussi cher que la moindre chute de tissu effiloché de chez LVMH. Le luxe chez Heresy, il faudrait surtout le chercher dans la propension du groupe à faire du thrash mélodique, pas seulement du thrash Speedy Gonzales. Certes, faire s'accoupler deux guitares pour pondre des bébés bien braillards et hyperactifs, Heresy sait faire, et bien faire, mieux que de l'in vitro, surtout quand une rythmique vicelarde et perverse tient la chandelle, pas de problème. Mais quand il s'agit, de temps en temps, d'y mettre un peu de tendresse bordel, Heresy sait faire aussi, pas de souci. Un morceau comme "86 days without sun" nous permet de respirer un peu, comprendre ne pas complètement étouffer sous cette chape de plomb, quasiment au milieu d'un disque par ailleurs fort bruyant, on s'en doute. Ah les fourbes, ils connaissent tous les trucs pour nous maintenir dans un état de dépendance pire que celui induit par un excès de bonbons Haribo au bureau ou d'un mix cacahuètes-pistaches à l'apéro. Que voulez-vous, je suis faible, je ne résiste guère à un accord drop D pas plus qu'aux M&M's, surtout les rouges, les pires.

NO SLEEP TILL DAWN : Undercover (CD, M&O Music)

Rappelons les règles du jeu en matière de stoner : il est primordial de savoir plomber ses riffs de guitares, de savoir pilonner sa rythmique et de savoir se faire plus lourd que l'air, beaucoup plus lourd, au point de ne point risquer de s'envoler inopinément. Plutôt moa que mésange si vous aimez les propos imagés. Le trio lillois No Sleep Till Dawn respecte à la lettre cet esprit de puissance et d'ignition. Après une petite dizaine d'années d'existence, "Undercover" est leur deuxième album, toujours réalisé en autarcie, sans personne pour leur dire quoi faire de leurs trente doigts. Pas besoin vu qu'ils connaissent par cœur leur "métal pour les nuls"... bien qu'ils ne le soient pas tant que ça, nuls, sinon ils n'afficheraient pas une telle confiance en eux, une telle assurance en leurs possibilités, une telle spontanéité dans leur musique. Car oui, le métal aussi peut être spontané, l'enthousiasme comptant au moins autant que la technique. Chez No Sleep Till Dawn, ça va, on semble posséder les deux à parts égales. Pour les chevelus dans la salle, allez-y franchement, vous pouvez headbanger tout votre soûl tout au long de ces dix titres, même pas sûr que vous remarquiez les courtes pauses entre les morceaux tant vous serez pris par votre frénésie capillaire. Personnellement, je ne peux guère savoir ce qu'il en est (ceux qui me connaissent comprendront) mais je me doute de ce que ça peut faire, depuis le temps que je traîne dans les concerts à fort niveau de décibels. Certes pas dans ceux de No Sleep Till Dawn, pas encore, mais je doute fort que leur public échappe à cette règle immuable qui veut que, dès que l'on atteint les 110 dB, on ait le tif épileptique. Adeptes de stoner, No Sleep Till Dawn poussent même la vénération jusqu'à accorder la pochette de leur disque à leur musique avec cette photo de désert que n'aurait pas renié un groupe comme Kyuss, encore que les Lillois soient quand même un poil moins psyché que les Californiens, et donc plus punk ("Headshot"). Quoique le petit OVNI apparaissant au loin dans un ciel d'un bleu incandescent puisse interroger sur les effets lysergiques des substances parfois ingurgitées par nos Nordistes, sans parler des mantras entendus dans un titre comme "Dogma". Mais bon, globalement, le 220 nucléarisé l'emporte largement sur le champi fantasmagorique. No Sleep Till Dawn affirment-ils fièrement, et ils ont raison. Si vous aviez dans l'idée de faire écouter ça à votre petit dernier qui a du mal à s'endormir, oubliez et rabattez-vous plutôt sur le classique cocktail Xanax- Temesta, beaucoup plus efficient.

L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

NÉONICOTINOÏDE

Substance encore plus hostile à un être vivant, notamment du genre insecte, que la gnôle de contrebande du grand-père que vous buviez en cachette quand vous aviez sept ans et qui vous empêchait de suivre une ligne droite, même imaginaire, pour rentrer à la maison après le goûter. Un néonicotinoïde, quel qu'il soit, c'est comme toute invention humaine, ça part sûrement d'un bon sentiment et d'une notion, même infime, d'utilité pour l'humanité en général mais ça présente des effets secondaires mal maîtrisés ou, en tout cas, savamment cachés au moment de son élaboration et, surtout, de sa mise en service. Les scientifiques ont toujours été sujets au complexe du savant fou et n'ont jamais rien fait pour tenter de s'en guérir, au contraire. Avec le temps, on a même l'impression que c'est à qui découvrira la pire saloperie afin de décrocher un Prix Nobel. Et dans le genre saleté, les néonicotinoïdes – au pluriel, on ne s'est pas contenté d'un seul de ces petits poisons – se posent un peu là. En gros, les néonicotinoïdes, quoi-t'est-ce ? Tout simplement des insecticides qui agissent sur le système nerveux central des insectes. Comme la gnôle de l'aïeul sus-mentionnée mais en pire. La gnôle, au moins, une fois passée la gueule de bois, même la plus carabinée, ne fait plus trop d'effet une fois éliminée de l'organisme, à moins bien sûr d'en ingurgiter des quantités industrielles sur des périodes dignes d'une ère géologique. Les néonicotinoïdes, en revanche, agissent plus vite que Lucky Luke s'amusant à flinguer son ombre et, surtout, de manière plus définitive, alors que l'ombre du cowboy solitaire revient toujours s'accrocher à son propriétaire, vous pouvez vérifier en vous refaisant l'intégrale de ses albums. Au départ, selon le principe, très contestable, qu'un scientifique agit pour aider son prochain, les néonicotinoïdes étaient censés débarrasser le monde des insectes nuisibles à notre bien-être, soit parce qu'ils s'attaquent aux plantes dont nous dépendons, soit parce qu'ils s'en prennent directement à notre intégrité physique, sans notre consentement, alors qu'on nous rabâche pourtant que, théoriquement, quand c'est non c'est non. Pourtant, dès ce principe posé, il était évident qu'il y avait une couille dans l'axiome. En effet, comment un banal insecticide qui, normalement, n'est doté d'aucune intelligence particulière et encore moins d'une quelconque faculté d'analyse ou

de jugement, pourrait-il différencier un insecte nuisible d'un autre, utile lui ? D'autant que même un insecte réputé nuisible a aussi son utilité, ne serait-ce que pour servir de casse-croûte aux bestioles qui raffolent de ces petites friandises. C'est ce qu'on appelle la chaîne alimentaire. Un jour, il faudra bien qu'on finisse par admettre que la nature n'a jamais rien créé d'inutile, à part peut-être l'homme vu ce que l'évolution en a fait ou si l'on se réfère à quelques sinistres spécimens de la dite espèce, type Donald Trump, Vladimir Poutine, Emmanuel Macron ou Kylian M'Bappé.

Mais revenons à nos néonicotinoïdes qui, une fois répandus, se révèlent désespérément incapables de faire la différence entre un atomaire, qui se shoote à la betterave sucrière, et une abeille, nécessaire à la pollinisation des plantes en général, et l'une des principales victimes de ce véritable génocide entomologique. Les néonicotinoïdes déciment donc à tout va parmi la gent insectoïde, sans discernement ni sélection. Pire même, étant des dérivés de substances guère ragoûtantes comme la nicotine – oui, la même que les fumeurs s'injectent volontairement dans les poumons, alors que l'on arrête pas de nous seriner que « fumer tue », le mot néonicotinoïde rappelant cette filiation chimique – et surtout le soufre ou le chlore, les néonicotinoïdes, après avoir infecté les insectes les ayant consommés, se répandent parmi les populations de prédateurs de ces insectes, au premier rang desquels les oiseaux, les chauve-souris ou les petits mammifères, qui peuvent ensuite servir de festin à des prédateurs plus gros et ainsi de suite jusqu'au sommet de la pyramide nourricière. Et si vous, humains qui me lisez, pensez être à l'abri des effets pervers des néonicotinoïdes vu que vous faites sûrement rarement vos choux gras d'une hirondelle – dont les populations chutent drastiquement dans les zones où les néonicotinoïdes sont massivement utilisés – d'une pipistrelle ou d'un mulot, détrompez-vous car ces cochonneries sont si toxiques, si résistantes à la biodégradabilité et si répandues qu'elles finissent par polluer de manière durable les sols, les nappes phréatiques, les sources et autres zones humides. Autant dire que, à un moment ou à un autre, tout un chacun se retrouvera atteint par ses effets nocifs, si ce n'est pas déjà fait pour la plupart d'entre nous. Certes, nous n'avons peut-être pas le métabolisme d'un insecte, mais, à la longue, avec l'effet d'accumulation, notre propre système nerveux central finira par morfler lui aussi, ce qui provoquera par effet boomerang des problèmes de développement de notre cerveau. Vous me direz, vu ce qu'on en fait de cet organe, ce ne serait peut-être pas si grave. Le problème, comme toujours, c'est qu'il sera alors trop tard pour faire marche arrière et que les géants de l'agrochimie se dédouaneront à bon compte de leur responsabilité en clamant haut et fort qu'ils ne pouvaient pas connaître les effets à long terme de leurs manipulations infernales. Entre-temps, sous la pression, ils auront probablement arrêté de produire les néonicotinoïdes, ce qui justifiera leurs cris de vierges effarouchées face aux accusations proférées contre eux, mais auront développé d'autres produits encore plus toxiques dont on ne mesurera les désagréments qu'au bout de quelques dizaines d'années supplémentaires, le temps d'intoxiquer encore un peu plus leurs contemporains, et ainsi de suite tant qu'on ne jurera que par les rendements économiques et le profit immédiat au détriment d'une agriculture enfin débarrassée de ses démons productivistes. Ce qui n'est pas près de changer si l'on considère que, aujourd'hui, et malgré de rares et timides tentatives d'en interdire quelques-uns, un tiers des insecticides utilisés dans le monde sont des néonicotinoïdes. En gros, on sait qu'on s'empoisonne lentement et sûrement mais on ne fait rien pour s'en empêcher. Après tout, les néonicotinoïdes n'ont-ils pas connu un succès exponentiel après avoir remplacé le DDT, qui a fini par être interdit à peu près partout dans le monde après qu'on eut pris conscience de sa dangerosité ? Quand je vous disais que toute cette affaire n'est qu'un cercle vicieusement économique. Et quand bien même on interdirait tous les néonicotinoïdes dès aujourd'hui, ils seraient toujours présents dans les sols pendant encore de nombreuses années, voire décennies. C'est dire si l'on a bien les pieds dans la gadoue. À titre indicatif, en 2020, on estimait qu'un peu plus de 10 % des aliments végétaux vendus, et donc consommés, en France contenaient des néonicotinoïdes. Je ne regarderai plus ma salade de tomate du même œil, ou alors je vais forcer sur la vinaigrette pour cacher la misère.

